

**B R I S U R E**

ALIE LAURENT BEAULIEUH  
ENRIETTE BELANGER ANDR  
EEB ERTR AND LOUISE BOUR  
QUEDIANE BOUTIN THERES  
ECORMIER JEANNEDUFRES  
NEDIANE DEIGHTON DEBOR  
AHDELONG CHAMP RITAGES  
ERONYOLANDE GRENIER FR  
ANCOISE JONES RITA LAFO  
REST JOHANNELALONDELE  
OLAPOINTE DENIS LECLAI  
RGILLES LOZIER NICOLE L  
UPTACK SUZANNE MAJORY  
VONMARTEL ALAIN PORTEL  
ANCE PAULINE PITRE FR AN  
CINE SAVOIE LUCIEN STAR  
K GLENDATH EORET JEAN IN  
NECETOUTELAGANG'STIE

**B R I S U R E**

MAGAZINE  
POPULAIRE

# RÉACTION

UNIVERSITÉ  
LAURENTIENNE  
SUDBURY  
ONTARIO

REACTION est le magazine officiel des étudiants de l'Université Laurentienne, Sudbury, Ont.

Les opinions exprimées sont celles de l'équipe, à moins d'indice contraire.

Les lettres anonymes ne peuvent être imprimées. Un pseudonyme est tout de même admissible.

La date limite pour la remise des articles (tapés ou écrits lisiblement, à double interligne) est le premier de chaque mois.

Les annonces devront être soumises au Bureau Central d'Annonces, Association Générale des étudiants, Université Laurentienne, Sudbury, Ont.

Notre bureau se situe au local L-221 et notre numéro de téléphone est 673-2808.

## PREFACE

Le temps est passé des Christs ensanglantés, torturés, martyrisés, des calices caillés, des Vigny endormis, des Lamartine geignants, des Baudelaire névrosés, des Musset efféminés, en dentelles, des Verlaines enlacées, des Rimbauds drogués, des Mallarmé sans fusil, des Nathalie Sarraute avortées, des Sartre putrides, des Sagan inutiles, des Proust

"écartés"....on va couler....

Tiens-toi bien après les oreilles à mon oncle Antoine, Léopold Z.....un nouveau jour va se lever dans un pays sans bon sang....

Le trajet par autobus de Dupont à Sudbury n'a rien d'extraordinaire. L'on parcourt toujours la même route, l'on voit toujours le même paysage et l'on rencontre toujours ces étrangers qui ne font aucun effort pour vous saluer amicalement par un sourire. L'écrasante atmosphère qui règne dans cette monstrueuse boîte métallique vous atténue. Cependant, aujourd'hui, ce voyage qui d'habitude ne laisse qu'une frustration insupportable, offre pour un jeune cœur rempli d'espoir et d'idéal un éveil de ses plus profonds rêves.

Par la fenêtre, il contemple avec joie les merveilles de la nature. Les arbres lui tendent les bras et l'invitent à partager avec eux l'harmonieuse fête de la vie. Le paysage qui défile devant les yeux lui parle de liberté et de bonheur.....

Mon père était le roc

de ma vie, mon copain, et mon grand frère. Je passais mon enfance à m'épanouir par la présence de mon père. Il me protégeait des faiblesses humaines et me guidait de sa main forte vers le droit chemin. Nous passions des heures inoubliables ensemble. Il y avait tant de choses à découvrir, tant de conquêtes à faire. C'est grâce à lui si j'ai aujourd'hui cette paix, cette joie de vivre. Il m'apprenait à découvrir les valeurs fondamentales qu'il faut chez un homme afin de "réussir". Je dois prendre mon courage et rencontrer le monde. Il faut que je sois indépendant et que j'apprenne à faire face seul aux obstacles de la vie.

Le vent caressait les fleurs des champs et leur danse amusait bien François. C'est donc là le rôle d'une fleur des champs dans cet univers? Il est noble d'avoir comme tâche d'égayer et de réchauffer les cœurs... d'embellir ce Monde....

On ne peut certes demeurer indifférent lorsqu'elles nous inspirent cette tranquillité intérieure qui nous élève...

Maman doit bien s'inquiéter de moi à ce moment. C'est bien la première fois que je pars du foyer. Ce n'est pas vraiment bête cette idée d'aller à l'université de Sudbury. Quelle est donc cet endroit. Il est vrai que j'en ai entendu parler. Je crois que c'est un grand centre minier...The Big Nickel... Cette ville doit ressembler à bien d'autres. Suis-je prêt à affronter ce nouveau monde qui m'attend? Je revois le doux visage de

maman et son regard inquiet lorsque je suis parti. François touche sa joue et savoure encore pour un moment ce tendre baiser. Il ressent encore cette petite plaie qui lui perçait le coeur lorsque une larme chaude de sa mère vint se poser sur sa joue. Tout comme les fleurs elle ne vivait que pour faire royer le bonheur autour d'elle. Elle avait cette douceur des mamans et cette grâce qui attirait sans cesse ce feu d'amour qui régnait dans la famille. Combien de fois elle se sacrifiait, combien de fois elle se donnait pour satisfaire nos vœux, combien de fois maman luttait afin de maintenir la vérité et former notre caractère.

Il ne faut pas que je détruise ce don précieux que ma mère m'a laissé. Je dois prouver que je suis digne d'être son fils... Soudain, un épais nuage gris vint engloutir l'atmosphère...

Il doit y avoir une tempête qui s'annonce. Mais non je me fais des illusions. Est-ce que je rencontre enfin pour la première fois cet assassin qu'on nomme pollution dont j'ai tant entendu parler. C'est bien toi qui tue petit à petit l'humanité? Eh bien darde sans merci l'homme puisque c'est lui qui t'a créé et te nourrit... Un jour tu deviendras incontrôlable et tu répandras ton poison sur tout l'univers. Fais ton chemin mais n'essaie pas de m'entourer de tes tentacules vénimeuses. Je te défie, cruelle bête. L'autobus poursuit son chemin et arrive aux environs de Sudbury. Crime!!!!

François n'en croit pas ses yeux. Son coeur s'alourdit et cesse de battre un instant et

il se sent au point de s'évanouir.

"Ou suis-je? J'ai sans doute un cauchemar." L'horizon ne représentait que des grosses roches noires dépouillées de verdure. C'était la mort de la nature.

"Qu'il est donc malheureux de vivre dans un tel endroit. L'on jurerait qu'une bombe avait tout ravagé. Comment peut-on vivre sans la présence des arbres & des fleurs. Pauvre gens!"

Le chauffeur s'écrie.  
"Sudbury"

"Non" se dit François "Non ce n'est pas ici que je devrai vivre. Je reprends le prochain autobus et je repars pour chez moi."

Son coeur devient plus gros et ses jambes veulent lui céder.

"Prends courage mon gars" se dit-il. "Donne-toi une chance de voir ce que le destin te réserve."

Il descend sur la plateforme et regarde encore autour de lui. Plusieurs édifices l'accueillent et de nombreux piétons occupent les rues de la ville. Il prend sa valise et s'entremêle à la foule.

"La température est très sympathique" pense-t-il. Tout comme son pauvre coeur lourd, le temps est maussade et un brouillard enveloppe la ville.

Mais ce qui m'inquiète le plus, est de me trouver un logement. Ceux qui demeurent en résidence sont bien chanceux car même s'ils ne sonnaient personne, ils savent où se diriger dès l'arrivée. Mais moi, je n'aime pas cette sorte de vie, un copain m'en a parlé et m'a dit que ça c'est fait pour les nouveaux arrivés et même les plus anciens qui volontairement se plient aux lois, dès "yes man". Eh bien ça ce n'est pas mon genre de vie!

Je pars pour être libre et faire à ma guise. Finie la soumission aux parents, finie la soumission aux religieux, finie la soumission aux maîtres parce que l'on m'a dit qu'à l'université, l'on fait ce que l'on veut. Vive la liberté! A pars de ça, j'ai trop retardé à remplir mon application pour la résidence et on m'a répondu que tout était plein. Tant pis, je suis bien capable de me débrouiller seul.

Arrivé au "bus terminal", je me suis procuré le "Sudbury Star", le journal quotidien, et j'ai cherché pour un appartement à louer. Mais, il faut être millionnaire pour vivre ici? Tout coûte des vrais prix de fous. Tiens voici par exemple un appartement non-meublé à trois pièces pour \$160.00. Ça doit avoir du tapis de turquie jusque dans la chambre de bain. Eh puis, il n'y a pas grand choix. Pas plus que six annonces. Par chez nous, on peut facilement trouver un trois pièces meublé pour \$95.00. Alors moi, je voulais seulement un petit appartement disons peut être un deux pièces pas trop chic, comme mon copain par chez nous. Lui, il payait seulement \$45.00. Disons un peu plus propre et j'y ajoute \$15. mais pas plus.

Ce fut une vraie risée d'essayer de trouver un logement. Les logis étaient tous trop chers et les maisons de pensions qui étaient annoncées là, laissaient beaucoup à désirer. Je m'étais procuré une carte de la ville et je choisisais celles qui étaient les plus rapprochées car à pied ou en autobus dans une ville nouvelle, s'égarer ne demande aucun effort.

La première maison que j'ai visitée m'a donné bien vite un aperçu de ce que l'on offre à Sudbury. Je frappe à la porte.  
- Yes.

Je suis presque renversé par le spectacle que me fournit cette pauvre créature. - On dit souvent que les italiennes sont grasses parce qu'elles mangent beaucoup de pâtes alimentaires. D'après la taille de celle-ci, je dirais qu'elle en mange au moins quatre fois par jour et pour son repas et pour dessert. Et puis, son chien... j'aurais pu jurer que c'était son enfant, même taille, même figure, même voix. Le chien, c'était un "bull dog".

- Bonjour madame, je viens au suj....  
- Don speak french.  
- Well I came to see your room, et je lui indiquais le journal.  
- Oh si si, come in, follow me. Je ne m'attendais pas à une chambre extraordinaire car l'extérieur de la maison et le quartier n'étaient pas du plus neuf en ville mais je voulais pour le moment, me trouver un endroit pour dormir ce soir.

- You like?  
On était déjà rendu au 2ième étage que l'on avait atteint par d'étroites marches apiques situées entre le salon et la cuisine; d'une façon ou d'un autre, il fallait traverser une pièce de la maison. Elle m'indiquait du bout de son énorme doigt aux ongles peints d'un rouge vif, une petite ou plutôt minuscule chambre verte composée d'un lit double en métal, un bureau à trois tiroirs, une garde-robe de deux pieds de large, une demie fenêtre et un plancher de bois franc non vernis ou plutôt, le vernis était usé

et l'on ne s'était jamais occupé de lui remettre son luisant. Eh bien, que répondre à sa question. Je ne voulais certainement pas passer l'année entre ces quatre murs sombres à respirer l'air suffoquant et épicé de cette grosse italienne. Par curiosité, je m'aventure.

"How much?"

"\$17.00 for one week, you got friend? You share, only \$14.00 each for one week."

"Are you kidding!"

Ma surprise fut telle que je ne pu me contrôler. Mais elle était certainement folle pour exiger une telle somme, surtout pour une chambre pareille. Il va sans dire ma visite fut brève.

Le deuxième endroit où je me rendis, offrait de nouveaux espoirs. La maison reluisait de propreté et la dame, une anglaise me parut très polie mais plutôt froide. Ma chambre était assez spacieuse bien éclairée car moi j'adore le soleil et la clarté. J'ai peut-être une névrose, mais sans ces conditions à la longue je deviens tendu, nerveux, et très malcommode. On pourrait dire, même très "up-tight."

Enfin j'étais presque décidé à prendre cette chambre lorsque lors de ma conversation de rien, je dis de rien car parler de la température et de niaiseries sans importance, pour moi c'est parler de rien, et je lui indiquai mon désir de plus tard pouvoir trouver un appartement avec de nouveaux copains. Coup fatal, la partie était perdue, elle exigeait que je la loue pour toute l'année, scolaire au moins, ou pas du tout car elle n'avait pas l'intention de perdre de l'argent avec un pensionnaire

comme cela lui était déjà arrivé.

Que faire? Moi je suis un être sociable; j'aime pouvoir retrouver mes pensées et mon esprit dans ma solitude mais la tentation d'une vie plus communautaire m'attire d'avantage. Me voici parti de chez moi afin de vivre plus librement et faire à ma volonté et voici qu'on m'impose déjà de fortes lois. Et après tout, qui dit que je vais aimer ça moi, à vivre avec des anglais; à marcher sur la tête pour ne pas salir et à parler de rien.

"I'll think about it and let you know tonight"

Ce fut mon dernier mot.

Après plusieurs essais tous aboutissant à la même conclusion je me rendis à l'université afin de profiter de profiter de leur aide car il faut l'avouer je m'embrouillais plus qu'autre chose et vu qu'il se faisait tard, je devais me chercher un endroit pour la nuit. Pour beaucoup de gens, arriver dans une ville inconnue ne les incommode pas du tout: le motel est à leur disposition. Mais pour un étudiant, un soir dans un motel, te paie une semaine de pension. J'avais quelques sous d'accumulés de mon travail d'été mais je n'avais pas encore reçu ma bourse du gouvernement. Du moins j'espérais la recevoir car le salaire d'un mineur dans le nord est trop maigre pour permettre à nous jeunes ambitieux ou flâneurs selon l'intention de poursuivre des études à l'extérieur.

En plus de la pension, qui est une source d'arrache-argent, il y a aussi un gros monstre gourmand que l'on appelle "tuition fee". Voilà à peu près \$6000.00 qui

s'envolent au vent en plus du coût de nos livres, et on en profite pour les élever, ces prix là, car les textes sont ordinairement obligatoires pour les cours.

Par miracle, je me suis retrouvé devant une porte brune bien vernis portant l'inscription "Student-Housing"- "Logement d'étudiant."

"Ah! Que c'est beau le bilinguisme. Moi je suis un "frog" et je descend d'une famille de "frog" et je n'aie pas honte de me le dire non plus. Je sais que par chez nous, c'est un milieu anglicisé et que je ne suis pas aussi fort en français que je pourrais l'être, mais du moins je n'ai pas pris "french" au secondaire afin d'obtenir une meilleure note comme l'on fait beaucoup de mes amis. Je n'ai pas eu peur de m'y livrer librement dans mes lectures et mon parlé. Il y en a tant de malheureux qui ne savent reconnaître la richesse et la beauté de leur langue lors de leur jeunesse et qui trop tard réalisent leur perte.

La porte était barrée. Que faire? Un peu plus loin, un rayon de lumière brillait sous une porte. Je vais essayer. Je frappe.

"Entrez".

"Bonjour Monsieur pouvez-vous me dire à quelle heure ouvre le bureau de "Student Housing"

"Mais, vous êtes en retard, tous les bureaux ferment à cinq heures. Moi c'est le travail qui me retarde.

Est-ce que vous cherchez un logement?"

"Oui, mais ça l'air que j'aurai pas grand chance. Ça fait toute la maudite journée que j'essaie de me trouver un endroit mais c'est tous des

prix de fou et ça l'air de vraies trous."

"Bien, je connais des amis de mon garçon qui se sont loués une maison, et présentement ils cherchent des garçons pour rentrer avec eux. Pourquoi est-ce que tu n'essaies pas chez eux? Ils m'ont laissé leur adresse."

Mon Dieu, quelle chance.

C'était loin, mais c'était mon seul espoir. Il y avait déjà quatre garçons qui vivaient là et ils en cherchaient un autre en plus de moi. Alors on m'acceptait. Ils me firent visiter la maison et on m'indiqua la chambre que je devais partager avec un autre.

La maison était assez neuve et située au "dead-end" sur une haute colline entourée de rochers noircis par cette maudite pollution. Le paysage n'était certe pas très agréable.

Mais l'intérieur était plus accueillant; c'était tous des français qui vivaient là et déjà je me sentais à l'aise parmi ces étrangers qui bientôt deviendront des amis inoubliables.

Visages inconnus, fouillis de papier, qui croire comment raisonner; pas une personne vers qui tourner. Jamais j'aurais cru que l'inscription était comme ça. Pourtant ils sont tous là devant moi qui me regardent; peut-être que je fais quelque chose de travers. Ah! quelle souffrance que cette première journée comme ils doivent être chanceux les plus vieux. Ils sont deux, trois et tous se connaissent... j'ai hâte d'être comme eux, les problèmes semblent si petits. Si seulement je vivais à Sudbury, j'aurais quelques anciens amis à qui parler. Mes amis à ma

nouvelle demeure s'étaient déjà inscrits et aucun n'avait pu m'accompagner aujourd'hui.

Le voilà plongé dans un rêve. Quel enfant, il croit qu'il est le seul à avoir des difficultés. Pourtant derrière ces visages ricanoux des plus âgés il y a autant de problèmes que chez les nouveaux arrivés.

Il pleut. Me voilà pris dans un aquarium; avec tous ces casse-têtes jamais je n'en sortirai. Papiers, cours, horaires, jour 1, jour 2, bloc horaire... il faut en finir!

Mes formules terminées je n'étais pas plus avancé. Me voici devant cette lignée de professeurs. Ils sont grands courts, moyens, trapus, barbus chauves, à lunettes, mal habillés, J'aurais je n'aurais cru que je jugeais si sévèrement. Ils me regardent avec une grimace souriante comme s'ils voyaient mon avenir. Un vrai musée de cire... un vrai musée d'horreurs.

Je sens la poussée des étudiants derrière moi. Ils veulent tous s'inscrire dans ce grand livre. La vie est drôle, les gens peuvent se battre pour avoir quelque chose tandis que plus tard ils se débatteront pour se débarrasser de cette chose.

La pluie n'arrête pas. Chez moi il fait toujours soleil même quand il pleut; c'est un beau pays. Ici c'est un autre pays, je parle avec les gens, je les entend mais je ne les vois pas. Si mes anciens amis me voyaient si seulement j'en rencontrais un seul, la vie serait plus facile.

Il fallait que je paye ma tuition et mon emprunt n'était pas arrivé. Rien n'est arrivé comme je l'espérais. Un vrai méli-mélo!

Soudain, à travers tout ces visages, moitié adulte, moitié enfant, j'aperçois quelqu'un qui me semble familier. Dois-je aller lui parler? Je me trompe, ce n'est pas lui. Je m'approche. Celui-ci en se tournant m'a reconnu du premier coup. C'était Raymond.

Raymons et moi étions de vieux amis d'enfance. Il y a six ans de cela...comme le temps passe vite! Nous voilà tous les deux avec des problèmes semblables... pourtant il y a six ans la vie était trop simple et belle pour penser à l'avenir.

L'inscription était plus facile, on signait notre nom et c'était fini. S'il y avait des complications nos parents s'en occupaient.

Nos parents...il n'y a qu'une semaine que je suis ici et déjà je voudrais que quelqu'un s'occupe de moi. J'avais hâte d'aller à l'université afin d'échapper à la soumission paternelle et me voilà déjà prêt à retourner au passé.

Je me demande si Raymond pense à toutes ces choses. Il est vrai, qu'il est parti de chez lui assez jeune et peut se débrouiller plus facilement. Pour la première fois je le regarde non pas comme un ami d'enfance mais comme un individu adulte. C'est alors que je reviens à la réalité et je m'aperçois que moi aussi je ne suis plus un enfant.

Ensemble, l'inscription me parut plus facile. Enfin j'avais quelqu'un à qui parler quelqu'un qui me comprenait et me connaissait vraiment.

Vers la fin de l'après-midi j'étais très fatigué et ce casse-tête était enfin terminé, mais pour combien de temps. J'étais satisfait et content de moi-même car

j'avais non pas seulement fait une importante rencontre mais aussi j'avais pris des décisions par moi-même.

Dehors il fait soleil. Il me semble que je revie. En sortant de l'université, Sudbury avait tout un autre visage. Ces rochers dénudés qui avaient été lavés par la pluie, brillaient. Le soleil est son seul décor et sans lui les gens semblent ne plus respirer. C'était la première fois depuis mon arrivée que je voyais Sudbury.

Ce pessimisme qui s'était emparé de moi, avait quelque peu disparu. Je pensais déjà à ma première journée de classe et j'avais hâte. Les problèmes de demain ne m'inquiétaient guère mais je savais que cette première année serait difficile. Je pensais

"Ce sont les étudiants qui font le soleil de cette ville."  
Et j'étais heureux.

#### COUPLE

"Hey Raymond, tu pourrais pas me prêter une couple de piastres jusqu'à la fin de la semaine?"

"Comment, t'es tu déjà cassé, François? Ça fait juste un bout de temps que t'es t'icitte."

"Je le sais, mais je compte encore recevoir mon emprunt du gouvernement. Saint bîne si seulement j'étais athlète ou bien même si j'avais un peu moins de roches dans la tête j'aurais eu des bourses puis ça irait dont bien."

"Attends toi pas à grand chose. J'te dis que le gouvernement est cheap cette année. J'ai deux chums de chez nous qui n'ont pas pu venir à l'école cette année parce qu'ils n'ont pas reçu assez d'argent. Nos parents sont là qui payent des taxes pour nous envoyer

à l'université mais c'est le computer à Toronto qui décide à qui c'qui va donner les cennes."

"Tu parles d'une affaire! Moi qui ai encore des livres à acheter, mon loyer à payer chaque mois, puis il faut bien que je mange de temps à autre. C'est pas mon père qui va pouvoir arranger ça non plus," soupira François.

"J'te souhaite de la chance mon vieux."

Le lendemain, à neuf heures tappant, François se trouvait devant les portes du bureau d'aide financière. Avec une douzaine d'autres, il se mit en ligne pour attendre son jugement: pourrait-il se payer quelques fois le luxe d'un bifteck, ou est-ce que les hot dogs et le spaghetti devront suffire pendant les prochains six mois?

Une heure s'écoula. C'était son tour à paraître devant le juge qui allait décider de son sort. Les gouttes lui pleuvaient du front; le sang bouillonnait dans ses veines tant son coeur battait vite. La tête baissée, les nerfs en boules, ses jambes ne le guidant que par instinct, François franchit le seuil qui le séparait de la directrice. Le bureau était minuscule, sans aucune fenêtre pour laisser pénétrer un peu de soleil plaisant.

"Mon Dieu," se dit-il, "j'espère qu'ils seront plus généreux avec leurs emprunts qu'ils ne le sont avec l'espace pour leurs locaux."

Derrière un bureau recouvert de paperasses était une petite femme, aux cheveux noirs attachés sévèrement à l'arrière de la tête, et portant ses minuscules lunettes de grand-mère sur le bout de son nez. Aucune chaise en

vue. Il ne faut pas se mettre confortable dans ce bureau, car les affaires ici se font vite et sec.

"Oui, qu'est-ce que je pourrais faire pour toi?"

"interrogea-t-elle.

"Madame il y a déjà...."

"Mademoiselle, s'il te plaît jeune homme."

"Pardonnez-moi, mademoiselle.

Il y a déjà plus d'un mois que je vous ai fait parvenir mon application pour un emprunt et jusqu'ici je n'ai rien reçu."

"Bien ça prend au moins quatre semaines du temps que nous recevons vos formules pour ensuite les envoyer à Toronto pour une évaluation définitive. Quel est ton nom?"

"François Perron."

Seulement quelques secondes et les fiches contenant son rapport financier étaient entre les mains de cette dame si efficace.

"Voilà, Perron François.

Nous avons reçu ton application le vingt-neuf août et nous l'avons envoyé à Toronto le trente et un août," ajouta-t-elle sèchement.

"Oh non," se dit François.

"Cela veut dire que mon futur est entre les mains de cette maudite machine."

"Reviens à la fin du mois," continua la dame. "Nous devrions avoir reçu une réponse.

François sortit de ce bureau plus déprimé que lorsqu'il y était entré. Il avait encore le temps de se rendre à sa classe de Français, mais l'école et les livres ne pourraient l'intéresser aujourd'hui. Il se résolut donc de prendre l'autobus et de retourner à l'appartement.

Rendu en ville il décide de souper dans un petit café au lieu de retourner tout de

suite à sa nouvelle demeure. Celle-ci se trouve à quelques rues du café. Il commence déjà à faire noir lorsqu'il sort. Il n'a pas de montre. Une horloge illuminée dans la vitrine d'une bijouterie lui donne l'heure: sept heures et demie. Au bout de la rue il voit la maison en briques où il devra passer de longs mois. Il la regarde longtemps, vaguement. Il marche lentement. Il n'est pas pressé parce qu'il sait qu'elle est désertée. On lui avait donné une clef et indiqué sa chambre. Il montre tranquillement les marches du perron et fouille dans sa poche pour la clef qui le conduirait peut-être à de nouvelles aventures.

Il a un peu peur en entrant dans ce lieu encore étrange où il reste immobile dans l'obscurité. Il glisse doucement sa main froide et tremblante sur le mur à gauche et allume. Il pénètre à l'intérieur et traverse le salon.

Sa chambre, juste en face de la salle à dîner, est la plus petite mais aussi la plus belle.

Fenêtre longue, paysage nouveau....rideaux....cadrage..bois....odeurs,....un lit...une table, une chaise de bois avec un siège et un dossier rouge, une chaise pas de bras..pour le travail au bureau, même pas un fauteuil...sur le bureau, le bureau...vide....un cendrier, un calendrier, des stylos, des papiers....épars, une lampe, le fil électrique brun de la lampe verte, presque bleue, blanche dans la nuit, et le relief en contraste des volumes innégaux, en désordre, non classés, non rangés, des volumes qui sont comme des présences imposées..des connaissances nouvelles.

de la culture, de la science mesurée....les notes, les travaux, les dissertations, les examens....un cadre....au-dessus des livres, dans ce cadre un paysage...d'automne, d'hiver de neige....un paysage en.... en forme de paysage, des arbres verts, un ruisseau, une cabane....la pêche....la vie....l'eau qui coule sur un mur vert, d'un vert trop pâle en contraste avec les tons sombres des boiserie de sapin, des rideaux de jute, des vitres trop claires de la fenêtre conventionnelle, ordinaire qui donne sur les toits des maisons, égales, pareilles, semblables, des maisons dans lesquelles il y a d'autres chambres qui se ressemblent avec des placards, des petits placards beaucoup trop étroits pour contenir le strict minimum, quelques tablettes, des ceintres en fer, en bois, un placard mal situé, logé dans un coin avec la porte qui une fois ouverte, empêche d'ouvrir la porte de la chambre, la grande porte par rapport à la petite, la grande porte qui, une fois ouverte vient donner contre le pied du lit au couvre-lit rouge foncé.....un oreiller, quelques couvertures de laine, des draps blancs, blancs comme des lits d'hôpital.... et un oreiller posé sur le matelas trop mou.... le matelas, le plafond.... blanc....d'un blanc terne.... blanc bouleau, le plafond qui resserre les murs contre les meubles, le lit, la chaise le bureau.... avec son plafonnier démodé qui éclaire cette chambre de petites dimensions avec son plancher de linoléum beige, trop petit pour y mar-

cher, y vivre...cette chambre aux murs imposés, donnés, loués, cette chambre dont les coins me cernent progressivement, consciemment...

MA CHAMBRE .... la plus petite mais aussi la plus belle.

Il ouvre immédiatement sa fenêtre, il étouffe.

Il s'installe dans son petit logement et au bout de quelques heures il va se coucher. Dans son lit, il fixe longuement dans le noir, et passe en revue les événements depuis son départ de Dupont. Incertain de lui-même il espère que demain sera plus intéressant. Prenant courage, il s'endormit.

François se réveille au son du téléphone.

"Allô!"

"Salut François, c'est Raymons icitte. Ça tente-tu de venir à un "pot party" sur le week-end?"

"Bien, j'l'ai jamais essayé malgré que j'aimerai ça."

"Pas de problème, viens nous trouver vendredi soir et on va te faire prendre un

"trip" que t'oubliera pas. Ordinairement tu pars pas sur ton premier stone mais on va fumer jusque ça nous sorte par les oreilles. On va se "doper" jusqu'au gosses pis je te te promet que tu ne le regrettera pas.

"Ci c'est comme ça, compte sur moi, j'va y être. Bye!"

TRIANGLE

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'expérience de François avec la mari. Il en prenait plus régulièrement. Ça lui faisait du bien au "moral", disait-il. De plus, il se sentait "in". Mais ce soir, s'il voulait s'enfuir, il lui faudrait une forte dose. Oui! Depuis quelques temps, tout allait mal. Les profs lui tom-

baient sur les nerfs. Son père ne lui avait pas encore envoyé d'argent. (Il en recevait habituellement tous les vendredis.) En plus, c'était un lundi et il était fatigué. Toute la fin de semaine n'avait été qu'un party ininterrompu si ce n'est que par de courtes siestes sur le plancher du salon communautaire. La tête lui faisait mal; sa dissertation en Français était en retard et celle en Science Politique n'avancait guère plus vite.

A midi, il en avait assez. "D'la marde, se dit-il, j'men va chez nous. Mon cours de Philo peut bien sauter, j'men crisse!"

Il prit l'autobus de 1:30, descendit sur la rue Durham puis commença la longue marche qui le mènerait chez lui. Le ciel était gris et pesant, la respiration difficile (le niveau de pollution était monté à 33 cette journée-là). En entrant, deux lettres l'attendaient dans son casier: une de sa mère, il l'ouvrit d'abord, prit le cinq piastres qu'il avait attendu impatiemment et l'empocha. "Voilà ma provision de mari assurée pour la semaine pensa-t-il. La seconde enveloppe était longue et bien cachetée. Dans un coin, était lisiblement inscrit le sceau de l'Université Laurentienne avec les mots "Bureau d'aide financière". Son visage s'éclaircit. Il l'ouvrit et lu. "Ben ça c'est l'comble," dit-il, "ça c'est le crisse de comble. S'ils pensent que j'vais pouvoir vivre avec juste 300 taules eux-autres. Maudit gouvernement. J'ai payé des taxes tout l'été, mon père en paye ça fait 40 ans pis y sont pas capables de m'en donner plus que 300 piastres. Ben maudit!"

"Trois cents piastres! Trois cents piastres!!" François ne le croyait pas encore. Il se leva de table après n'avoir pris qu'une bouchée de sa sandwich. La tête basse et se traînant les pieds, il se rendit au salon, ramassa la sentence gouvernementale et la relue.

"Trois cents piastres. Où ça va me mener ça? Ca va tout prendre pour payer ma pension, pis c'est mon tour d'acheter les groceries cette semaine. Queçé j'vas faire?"

Il se releva, alla à la cuisine boire un verre d'eau; il se tint à la fenêtre et d'un regard perdu, il scruta longtemps les roches de Sudbury. Sudbury, ville de malédiction--un enfer sur terre. Soudain il voulu pleurer, mais non! Mais non, rendu à vingt ans, un gars ça ne pleure plus...et pour la centième fois, cette soirée là, il s'écrit: "Pour l'amour du saint ciel, queçé que j'va faire? Dans quelle sorte de maudit pétrin que j'suis entré?" Ne sachant plus où se mettre la tête, il enfila son manteau et sortit; il se dirigea dans je n'sais qu'elle direction pour essayer de se calmer. Il grimpa sur une roche et regarda dans le vide. A mesure qu'il respirait l'air frais des débuts de l'hiver, il se calmait. Il revit une après l'autre comme dans une parade de la fête Dieu toutes les épisodes drôles, les rencontres nouvelles, les gâchis qui étaient entrés dans le défilé de ses jours depuis son arrivée à Sudbury. Mais à quoi est-ce que ça avait servi toutes ces choses? En avait-il pleinement profité? Non - et l'écho de ce monosyllable résonna pendant une seconde et que pour François sembla durer des heures. Non, il n'avait rien

fait d'utile: n'avait réussi dans aucune entreprise; n'avait pas vu ses copains dans l'embarras; n'avait pas réalisé qu'il n'était pas le seul dans cette situation misérable. Rien. Jusqu'à ce soir toute sa vie avait été un rien, un zéro...

"Vraiment, j'ai fait le tou. Tous les cinq piastres que m'mam m'a envoyé et que j'ai dépensés sur la maudite mari! Si seulement j'avais pensé plus long que mon nez, j'aurais pus m'acheter un manteau d'hiver pis un autre paire de jeans. J'aurais pas l'air si bum." Un frisson le traversa. Il peut faire un froid terrible en hiver à Sudbury. François se leva et retourna à la maison, encore tout tracassé. Il jeta son manteau sur le divan et se prépara une tasse de café.

"Maudite marde--où est tout le monde à soir? Ouin ben là chu mal pris. Cent cinquante piastres pour mon logis pis cent cinquante pour mes autres dettes. Je l'ai! J'men r'tourne chez nous! Non, ça se fait pas - mon père va m'cheter dehors pis j'vas être pris de recommencer toute la même histoire. L'INCO -- y a pas d'maudit danger. Si tu penses que j'vas aller me mettre à travailler pour ses maudits capitalistes anglais là y s'trompent. Ouin ben comme c'est là j'peu pas penser--j'ai assez usé mes méninges pour aujourd'hui --j'men vas me coucher..."

Mardi matin - une autre journée qui commence - pareille comme hier et comme avant hier. Mais aujourd'hui François doit décider: ou il reste à l'école et recommence dès le début ou bien il laisse tout tomber et se joint à la masse des pèlerins d'INCO.

Tout endormi et encore indécis, François descend au cafétéria. "Y faut que je me réveille, ça pas de bon sens. J'ai une autre grosse journée à en-

treprendre et si c'est pour être la dernière, je suis aussi bien d'en profiter."

- "Salut François! Comment ça flip à matin? C'est pas drôle le lendemain de la veille, hein?"

C'était Jeanne qui lui adressait la parole ce matin. Une voix claire qui résonne et qui redonne l'envie de vivre.

- "Tiens allô toé, lui dit François, écoute viens donc me r'joindre."

Il était tracassé et Jeanne s'en aperçut.

- "Qu'est-ce que t'as, dit-elle" - Oh rien!

- Voyons, t'es pas toi même à matin. T'as l'air tout bouleversé.

Hésitant un peu au début, François raconta à Jeanne toute l'épisode de la fameuse lettre.

- Ben voyons! Ca peut pas être si grave que ça!

- Trois cents piastres! Ca mène pas loin! C'est même pas assez pour me rendre à la fin du semestre. J'sais pas quoi faire! J'ai pensé de lâcher l'école, d'aller travailler à l'INCO. Mais ça me tente pas. Pis j'peux tout d'même pas rester ici pas une cenne d'in poches. yaudrait quasiment que j'me trouve une job, n'importe quoi, d'abord que ça paye.

- Hey! une idée de génie! Hier soir j't'allée à la Boutède pis j'ai cru remarquer une a

annonce au bureau de Réaction. Si je me trompe pas, Marc, l'éditeur, a besoin de quelqu'un pour aider dans la rédaction, ou quelque chose du genre. Peut-être tu devrais aller voir - qu'esse t'en pense?

- Ouin.

- Comment ça oiun?

- Voyons, si tu penses que j'va me mettre à éditer un journal réactionnaire, c'est l'comble.

- C'est yinque un p'tit journal comme les autres.

- J'ai pas d'expérience la d' dans.
- Donne-toi donc une chance. Oublie pas que ça paye deux piastres de l'heure.
- Oui, c'est vrai. Deux piastres, c'est pas pire. Mais, j'sais pas...

Après quelques moments de réflexion, François ajouta:

- Ben, viens avec moé me montrer où c'est, ce bureau-là, O.K.? Sais-tu, à ben y penser, c'est quelque chose que j'ai jamais faite ça, travailler pour un journal. Ca va peut-être être intéressant...

Enfin, un espoir! deux dollars de l'heure, c'était plus qu'il n'avait osé espérer, surtout à Sudbury. Il se rendirent au bureau de Marc. Sans plus tarder, François se présenta et annonça le but de sa visite. Satisfaite de sa bonne action pour la journée, Jeanne s'esquiva. En quelques minutes, l'affaire était réglée: Marc avait besoin d'un co-éditeur, François était plein de bonne volonté.

François ne perdit pas son temps. Ce même après-midi, ses cours terminés, il se rendait à ses nouveaux locaux, S219. Aux yeux de ses amis, François était devenu une figure importante; mais il ne se laissa pas embêter par les autres. Les quelques premiers jours, tout alla à merveille; les articles à publier étaient intéressants et l'argent entraît. Mais François reprit l'avenue du désespoir. Déjà, son nouveau travail l'ennuyait; il ne sentait pas qu'il accomplissait quelques choses d'utile. Toute sa vie était banale: le matin, les cours; l'après-midi, le bureau; le soir, les devoirs, parties de plaisir; le lundi matin, le cercle vicieux recommençait.

- Hey, François! François! Es-tu ben pressé? J'ai une gros-

se faveur à te demander. C'était Claude qui l'interpella; François redescendit sur terre et regarda Claude sans le voir.

- Oui, quessé que tu dis?
- Ecoute on publie le journal lundi, on est rendu à mercredi et puis personne n'a écrit de commentaires sur ce qui s'est passé à l'Ecole St. Pierre la semaine dernière. Pourrais-tu me faire ça?
- Faire quoi? Quessé qui s'est passé à St. Pierre?
- Vendredi passé, les étudiants de St. Pierre ont fait un strike parce que la Commission scolaire de Sudbury a clairé un Prof de Français. J'voudrais que tu étudies un peu ce qui s'est passé au juste et que t'écrive un article, O.K.?
- Comment ça clairé un Prof de Français? Qu'est-ce qui a fait de mal le gars? On a assez peu de maîtres français icitte qu'y ont pas d'affaire à nous les ôter. Ouin! j'm'en va aller voir c'qui s'est passé dans ce coin-là de la ville.

Dans une minute François avait oublié son apathie; il avait trouvé quelque chose d'utile à faire. Sans plus tarder, notre ami laissa CKSO de côté et se mit à écoute CFBR. En chemin pour la maison, il acheta le Voyageur. Après le souper, il téléphone à Gérard Leblanc, le président du Conseil étudiant et pris rendez-vous pour le lendemain après-midi. Ensuite, il appela Monsieur Tremblay, le principal qui voulut bien coopérer.

- Jeudi soir, après ses rencontres avec Monsieur Tremblay et Gérard, François revint à la maison tout encouragé et résolu d'aider les jeunes de St. Pierre.
- Les boys, laissez-moé vous dire que Sudbury c'est une crise de place pour rester.

- Viens-tu juste de t'en apercevoir? s'écria Pierre qui était à essuyer la vaisselle. Ignorant cette remarque, François continua:

- J'ai jamais vu du monde de si croche dans ma vie. Clairé un Prof parce que dans une de ses classes y a commencé une grosse discussion sur l'importance de sauvegarder la langue et la culture canadiennes-françaises. Y l'ont accusé de séparatiste, de FLQviste de Révolutionnaire au premier degré; pis on y a dit de s'en retourner au Québec avec ses histoires! C'est mauditement ignorant ça...

S'étant rendu compte que sa tentative de conversation avait résulté en un monologue, François se retira dans sa chambre et passa la nuit à écrire un article pour Réaction.

Dans les semaines qui suivirent, François s'intéressa de plus en plus au problème francophone dans le Nord Ontario, tout spécialement à Sudbury.

Voilà justement une occasion qui lui permettra de s'épanouir de faire des connaissances nouvelles et enrichissantes. Toute sa vie prit alors une dimension nouvelle...

#### CARRE

Il est cinq heures, je viens d'arriver à ma chambre et je suis à faire le bilan des événements depuis mon arrivée. Oui je suis là à penser, la vie c'est drôle.

La grosse machine du temps continue à fonctionner, les jours passent, et à force de changer de jours, on change soi-même peu à peu...tiens, il y en a parmi nous qui ferment les yeux, qui s'obstinent à ne pas croire à autre chose qu'aux gestes de la vie quotidienne... comme si ces pauvres gestes gardaient encore quelque pouvoir pour arrêter l'ordre nouveau qui

s'avance. On s'entête à retenir de force ce qui est révolu. L'un se cramponne à lui-même ne voulant que sa raison. L'autre accepte tout ce qui passe comme un mendiant au bord d'une rue de la ville. Mais que voulez vous? Moi, je me dis: "ça prend toute sorte de monde pour faire un monde."

Assez penser! C'est bien beau venir à l'université mais il faut travailler un peu. Ah oui, j'ai promis à Raymond d'aller avec lui à un party ce soir. Je vais travailler sur le roman que nous avons à écrire dans un de mes cours de Français. Raymond, Denise et Alain ont fini leur chapitre.

Vous savez, il faut du courage pour lire un livre et surtout celui-ci, mais c'est beau participer à une grande oeuvre. Rien que pour connaître les personnages, il faut une grosse heure. On s'endort avant qu'elle soit écoulée. Ou bien, c'est la sonnerie du téléphone et alors tout est à reprendre depuis la première description.

Mettons les choses au clair. Supposons que le livre soit passable et qu'il ne contienne pas plus de cinquante descriptions, et deux cents dialogues, arriverez-vous au bout en état de grâce? Peut-être si vous n'avez pas été scandalisé par l'immoralité des auteurs, qu'aurez-vous appris? Quel sera ce fameux dénouement après lequel vous aurez couru pendant six heures au lieu de dormir? Que François ait épousé Jeanne? Qu'il l'ait quittée, trahie ou même assassinée? Que ce soit elle qui ait balancé le François de son coeur pour aimer ensuite le premier venu? Qu'essa donné? Comment ces histoires peuvent-elles nous passionner? N'avez-vous pas un emploi utile à faire de votre vie? Mon parti est pris. A moins que le professeur ne

m'impose la lecture de certains romans, je n'en lirai pas pendant toute. J'ai d'ailleurs ma soeur Suzanne qui me remplace dans cette fonction. Faut d'avoir autre chose à faire, elle lit tout ce qui lui tombe sous la main. Et quelque fois, elle m'en fait un petit résumé dans ses lettres.

Tiens, ça cogne. Ca doit être Raymond qui viens me chercher pour le party.

François avait eu l'occasion de mieux connaître ses copains. Jean, grand gaillard de six pieds, musclé comme un Charles Atlas, semble être le leader de ce groupe. Il parlait déjà de changements, qu'on pourrait effectuer afin d'améliorer l'appartement. Yvon, à première impression, semblait être un type très timide, tranquille, qui vient juste de sortir de l'emprise du jupon à maman, mais au contraire, il se révéla comme agresseur ayant beaucoup de tact. Pierre, lui était le comédien de la marmite. Il avait une réponse à tout et virait tout en farce. Mais par contre, quand c'était temps d'être sérieux, il pouvait l'être, ce qui est quand même remarquable chez un farceur.

On racontait quelques aventures qui se passaient à l'université. Charles reflétait le type qui aime la vie.

François est réveillé par une voix: "En tout cas, j'suis en beau fusil...ce crisse de système!"

- Mais c'est pas mon père qui sacre comme ça, pense François.

- Hey, François, réveille-toi. Dis aux boys qu'est-ce qui s'est passé hier soir. Y m'croient pas!, s'écrit Jacques.

Secoué par ce dernier, François s'assied dans le lit en se

frottant la tête. Dans un éclair toute la soirée lui revient à la mémoire.

Vendredi après-midi, François a rencontré Jacques par l'intermédiaire de son ami Raymond au cafétéria. Ils étaient restés là une grosse heure à parler, à se connaître, à discuter de choses et d'autres. Jacques, en deuxième année, donnait des petits conseils à François à propos des cours, des professeurs, de l'université. En passant, disons que Jacques est l'étudiant universitaire archétype: cheveux moyennement longs, jeans bleues, un t-shirt tye-dyed, sandales. Il est "in".

- François y a un party à ma résidence, pourquoi tu viens pas?, annonce Jacques.

- C'est pas juste pour les étudiants en résidence, le party?, demande François.

- Ben non voyons! N'importe qui peut v'nir. Ça va t'donner la chance de rencontrer des gars pis des filles. Y en a de ces p'tites frosh qui sont pas trop pire, tu sais! J'en ai vu une l'autre jour mon gars...wôw! Too much! Le party commence vers 9 heures. On va monter dans ma chambre, boire une couple de bières, jouer aux cartes, j'vais t'faire visiter la résidence, comme ça on va tuer l'temps jusqu'à 9 heures. OK? Tu viens Raymond?

- Non, faut que j'aille en ville et mon autobus part dans dix minutes. J'irai vous r'joindre au party.

- OK. Viens François, on va monter nous autres. Salut Ray. Ma chambre est au troisième plancher, 318.

Tout en se dirigeant vers la résidence, Jacques parlait des événements sociaux et académiques qui s'étaient passés l'an dernier au campus. Il

encourageait fortement François à participer aux activités de frosh-week, c'est la meilleure façon durant l'année de rencontrer des copains. Tout au long de la marche, François pensait. C'est un gars comme Jacques qu'il m'aurait fallu pour m'orienter et m'encourager. Pour lui, je suis un étranger mais il me considère déjà comme un copain, un frère. La fraternité, c'est ça. Il m'aide sans que je lui demande, il comprend. Peut-être était-ce mon état déprimant qui l'a frappé. J'ai vraiment besoin d'un appui moral pour me remonter. C'est pas rose pour un gars d'arriver à l'université. Il connaît pas un chat. Il papillonne dans ces grands corridors mais il lui semble que chacun se dirige dans une direction et lui est figé parmi la foule. Il n'arrive nulle part, n'accomplit rien et recommence ce cycle le lendemain jusqu'au moment où un gars comme Jacques arrive. Je me sens réveillé maintenant et je sais où aller.

- François, tu m'écoutes pas!  
- Excuse j'pensais à d'autre chose.

Arrivés dans la chambre, François est étonné de la grandeur et la division.

- Sais-tu t'as une maudite belle chambre! T'es bien installé.

Lui donnant une 50, Jacques lui répond:

- Oui, pas trop pire hein?  
Comment t'aimes mon pin-up?  
Ca donne une atmosphère.

Deux étroites fenêtres envisagent la chambre. A la droite de la porte est un lit simple et à la tête est attachée une table de nuit sur laquelle est placé un réveille-matin. Le couvre-lit bleu est assorti au tapis qui se répand à l'extrémité de la chambre. Au mi-

lieu, une division domine la chambre. Deux longs bureaux en pin brun avec un panneau de quatre tablettes s'adossent. En arrière du bureau se situe une garde-robe à deux portes à coulisse.

Pendant que François jetait un coup d'oeil dans la chambre, Jacques est allé chercher deux gars pour jouer au 500. Ceux-ci entrent et Jacques fait les présentations. Ils s'installent sur un tiroir de bureau et Jacques brasse les cartes. Un nouveau ouvre la porte, se dirige vers l'autre côté de la chambre, cherche dans les tiroirs, se retourne et demande:

- Hey Jacques, as-tu 10 piastres à m'passer. J'peux acheter une once de grass pour \$25, mais j'ai pas assez d'argent sur moi. J'vais aller à la banque lundi et je te l'remettrai.
- Oui mon gars. N'importe quoi pour une si bonne cause. Paul c'est François, un nouveau cette année.
- Salut François. T'arranges-tu bien? Excuse mais y faut que j'me sauve, le gars m'attend au caf. J'te reverrai plus tard. Bye.
- Salut Paul.

Après quelques bières, François se sent plus à l'aise, plaisante avec les boys et se manifeste un bon joueur de cartes. Deux heures après, nos quatre gars descendent en-bas, enthousiastes et prêts pour le party qui était déjà commencé.

La salle est décorée de guirlandes et d'une grosse enseigne marquée: Bienvenue - Welcome. La musique perce les oreilles mais personne ne danse. Tout le monde est dans un groupe de 4 ou 5, se tenant debout avec un verre et une cigarette dans les mains. Trois personnes d'âge mûr sont assi-

ses à une table vers la droite de la salle et semblent discuter tout en observant les jeunes qui sont intimidés par leur regard.

- Qui c'est ça?, demande François en indiquant la table.
- Ah, celui avec les lunettes et la barbe, c'est le doyen des gars; celle avec la perruque blonde et le p'tit sourire mesquin est la doyenne des filles; l'autre c'est le directeur. Ils chaperonnent...! Viens on va s'asseoir avec les deux filles là-bas. C'est des filles de l'an passé, y sont du fun!

Ainsi se présente le premier party de François à l'université sous la directive de Jacques. Inutile de décrire la soirée, tout s'est assez bien passé. Un party comme un autre. Vers une heure du matin, la foule s'amincit et c'est le temps de fermer les portes à clef. Pour un instant, François a perdu Jacques de vue mais le voici qui arrive. On décida de continuer l'escapade en-haut.

- Lise et Nicole nous ont demandé d'aller dans leur chambre. Mais avant, on va monter dans ma chambre et à 1:30a.m. on va chez le côté des filles par la porte bleue que Lise va ouvrir. Moé j'prends Lise, toi Nicole. Ca fait ton affaire?
- T'es certain ça va marcher ta patente? Moi ça me fait rien, j'reste pas ici. Mais toi, tu ne seras pas dans l'trouble?
- Inquiète-toi pas de moi, mon p'tit François.

Cependant il existait dans cette résidence certains règlements et l'un disait qu'aucun mâle était admis sur le côté des filles.

Comme prévu, à 1:30, la porte s'ouvre et nos gars se fauillent dans la chambre des filles que Nicole ferme à clef.

Formant un cercle, sur le tapis, ils parlent et plaisantent tout en chuchotant. quinze minutes ont passé. On frappe à la porte. Nicole ouvre et fait face à la doyenne. Celle-ci entre, ordonne en anglais aux gars de sortir, sort avec eux, les descend au doyen, en deux mots lui explique la situation et remonte à la chambre des filles. Tout ceci se passe dans le temps de le dire. On dirait presque planné!

Voici notre héros et son ami devant une face de bois. Moreil, le doyen, les regarde silencieusement jouant avec une plume devant lui.

- Jacques tu connais les règlements.
- Oui mais j'pensais pas qu'ils étaient déjà en force ce soir.
- Les règlements sont de rigueur en tout temps.
- Ouin ben, on v'nait juste d'arriver quand Vivian Billis est entrée. Après toute, on voulait juste continuer le party en-haut.
- Oh je ne questionné pas la moralité de la chose, seulement que vous n'avez pas suivi les règlements et que vous devez subir les conséquences. Quel est ton nom, toi?
- François.
- Tu es en résidence ici?
- Non, j'reste en ville.
- Ta première année?
- Oui.
- Tu connais les règlements?
- Y en a d'autres à part de celui-là? répond ironiquement François.
- Le connaissais-tu ce règlement?
- Oui.
- Ah bon, ça change les affaires.

Moreil se recule dans sa chaise toujours en jouant avec la plume.

"Seigneur on dirait que j'ai commis un crime" pense François.

- Vous savez que je ne peux pas me fermer les yeux et vous laisser sortir sans qu'une décision soit prise.
- Vous voulez dire nous donner une punition comme à un enfant de cinq ans qui a pris un biscuit dans le pot. C'est pas mal enfantin ça. Chez nous mes parents me laissent faire ce que j'veux. J'peux inviter des amies dans ma chambre et pis y me chicanent pas. Si mes parents me le permettent, je n'sais pas pourquoi j'peux pas le faire icitte.

Jacques commençait à voir rouge dans cette ridicule situation.

- Nous sommes responsables des étudiants qui demeurent ici. Pour plusieurs d'entre eux, c'est la première fois qu'ils partent du foyer familial et leurs parents les ont mis sous notre protection. Sais-tu que l'an dernier, trois filles de cette résidence sont devenues enceintes et c'est sur le collège, sur le directeur que retombe la faute.
- J'crois ben. Si la résidence était plus ouverte et pas si sainte-nitouche, si la résidence ne séparait pas toujours les filles des gars, ça n'arriverait pas des choses comme ça. Premièrement, si les jeunes sont en première année d'université, y sont assez vieux pour prendre soin d'eux-mêmes et s'ils ne le sont pas, y vont apprendre bien vite parce que c'est à peu près l'temps qu'ils laissent la jupe à m'm m'man. Deuxièmement, s'il y avait des visiting hours plus souvent et le soir au lieu de 4 à 8p.m. comme on donne au couvent et au collège, les jeunes s'havitueraient à se voir, à se parler, à s'aider, dans leur chambre et ils au-

raient pas besoin de se faufiler en cachette. Troisièmement, si une fille va tomber enceinte elle peut le faire sur le siège d'un char. Pis qu'est-ce que ça peut ben faire si les jeunes neck un peu. C'est juste naturel. Si quelqu'un veut fourrer l'chine, y peut le faire dans la salle de musique pendant la messe de minuit, comme c'est arrivé l'année passée. Changez vos règlements pis les jeunes vont changer. C'est vous autres avec ces règlements qui nous poussez à agir de cette façon.

- C'est pas là l'importance, reprend Moreil. L'importance est que quand tu as choisi cette résidence, tu as signé un papier disant que tu te conformais aux règlements. Tu as brisé le règlement, tu dois subir les conséquences. En envisageant le monde après tes études, il va falloir que tu te soumettes aux lois civiles, aux lois de ton propriétaire, aux lois de ton patron. Ici c'est la même chose. Comme j'ai dit avant, je ne peux pas fermer les yeux. Il faut que je rapporte ça au directeur, moi aussi j'ai des règlements. Alors pour que la chose ne se reproduise pas avec d'autres étudiants, j'ai pris une décision. Pour deux semaines, il t'est interdit de rester à la résidence. Tu peux venir chercher ton courrier et des livres, mais tu ne peux pas rester longtemps.

- Whoa, c'est un peu poussé ça, s'exclame Jacques.
- Pour toi François vu que tu es nouveau, une semaine d'interdiction à la résidence. C'est tout ce que j'ai à dire, dit Moreil en se levant.
- Ben ça c'est niaisieux, ridicule. Ça finira pas comme ça. Vous allez en entendre parler! répond furieusement Jacques en sortant.

Quel prix à payer pour une petite escapade qui ne dura que quinze minutes.

- Ca c'est la vérité les boys. Voilà notre soirée d'hier. Jacques va rester ici pour ses deux semaines. Il couchera sur le sofa, finit de raconter François.
- Hey maudit, moé j'te dis que j'suis pompé et pis j'vais en brasser d'la marde. Christ j'peux pas laisser ça comme ça. J'compte sur vous autres pour m'aider?

Ce fut pour François un soulagement de penser qu'il avait eu la bonne chance de ne pas être dans ce système.

#### QUINTE

François n'était pas dans le système des Jésuites de la Résidence mais faisait quand même partie d'un système ou plutôt d'une "patente": l'université.

"J'vous dis les gars, que je ne suis pas fâché de sortir de ce cours là. Il y a de ces professeurs qui ont le tour de nous endormir. Salut!"

"Salut, François."

Et sur ceci je par pour la maison où j'avais l'intention de travailler un peu. Après des semaines de cours le travail s'accumule rapidement. Rendu chez moi, je m'assois à mon bureau et j'essaie de m'absorber dans mes livres. Malheureusement je remarque que je lis le même paragraphe deux ou trois fois. Toutes sortes d'idées me passent par la tête. Je prend la décision de quitter ma lecture pour essayer de répondre à certaines questions qui me hantent.

Tout d'abord je me demande pourquoi j'ai choisi de

me lancer dans les Arts alors qu'en réalité, j'étais assez intéressé dans le domaine des Sciences. C'est sans doute un problème psychologique. Etant donné que je suis francophone, prendre des cours comme le génie ou les mathématiques m'aurait obligé de travailler plus tard en me serrant surtout de la langue anglaise. En d'autres mots je serais anglicisé...malheureusement. Je n'ai pas de préjugés contre les anglais, mais je veux garder ma langue maternelle, chose assez précieuse.

Mais est-ce que je suis vraiment à ma place dans la vie universitaire? Pour quelle raison suis-je ici? Est-ce une peur de faire face au monde du travail ou un attachement particulier à la vie étudiante. Des réponses, ah trouver des réponses! Et mes quatre années d'université, si elles sont réussies bien entendu, me permettront-elles de trouver un emploi raisonnable lorsque je serai prêt à entrer sur le marché du travail? Un baccalauréat, chose presque inutile de nos jours. Un petit bout de papier pour accrocher sur un mur. Seule utilité peut-être? J'aimerais bien en discuter avec mes amis un bon soir.

C'est bien beau de se poser des questions de ce genre de temps à autre, mais il ne faut pas que je me décourage en ne pensant qu'à cela. Je dois continuer ma lecture jusqu'à l'arrivée de mes copains. Il nous faut trouver quelque chose à faire ce soir. Je n'ai pas l'intention de passer la veillée ici à me tourner les pouces. Un vendredi soir c'est fait pour sortir et non pas pour travailler.

La porte s'ouvre et deux gars entrent silencieusement.

"Bonjour, les "boys",  
avez-vous soupé?"

"Non, et toi."

"Je n'ai pas soupé encore  
et j'avais pensé d'aller au  
restaurant. Je suis tanné de  
nos bouillies."

"C'est une bonne idée "  
dit Pierre.

"Viens-tu, Yvon?"

"Je suis prêt, allons y."

On se rend donc au  
"China House" avec l'aide du  
"Cadillac" de Pierrot. C'était  
en réalité une vieille  
Volswagon et elle n'avait rien  
d'une "Cadillac", croyez moi.  
Cette bagnole nous rendit  
plusieurs services et nous  
sauva un nombre incalculable de  
pas. Malheureusement il  
fallait la pousser parfois pour  
qu'elle démarre.

Nos mets chinois consommés  
on retourna à la maison pour  
écouter des disques tout en  
jouant aux cartes. Il fallait  
tout de même décider du sort de  
notre soirée.

Puisque Jean & Charles é-  
taient partis chez-eux, à  
North Bay, pour la fin de  
semaine, seulement nous trois  
occupions la maison. Ah,  
bienheureux les gens qui pos-  
sèdent un auto, car ils peu-  
vent crisser l'camp!

"J crois qu'ils iront  
chez-eux assez souvent cette  
année." me dit Yvon "ce  
n'est pas qu'ils s'ennuient  
de leurs mères mais leurs  
petites poulettes les atti-  
rent."

"C'est bien compréhensible"  
répond Pierrot en souriant.

Notre décision finale  
nous a menée au "Holiday Inn",  
place assez populaire dans la  
ville. Yvon et Pierre, étu-  
dians de troisième année, me  
disaient que c'était un en-  
droit parfois dispendieux mais  
tout indiqué pour "ramasser"  
ces filles. On se trouve dans  
la partie nommée "Dangerous

Dan's" fameux pour son décor  
de "Saloon" et son esprit de  
gaiété. On se sent bien en  
buvant de la bière tout en  
écoutant un groupe musical  
assez entraînant. Les sujets  
de conversations changent  
après chaque "round" de bière.  
On parle des cours, des films  
des femmes, et pour un bon  
bout de temps on discute de  
nos idées. Le sérieux de la  
conversation diminue alors  
que l'ivresse augmente.

On s'est rendu à la mai-  
son je ne sais comment.  
L'heure? Les visages embrou-  
illés et puis un rideau noir  
passe devant mes yeux. Je  
n'avais pas l'habitude de  
boire de cette façon contrai-  
nement à mes compagnons. Si  
on m'avait demandé de conduire  
dans cette condition, je me  
serais probablement dirigé  
vers le lac Ramsay.

Mon estomac bouleversé,  
ma gorge sèche et le marteau  
qui frappait dans ma tête  
m'ont réveillé le lendemain  
après-midi d'un sommeil très  
profond. Que s'est-il donc  
passé hier soir? Oh, la bière  
la fumée, la musique explosive  
mais pas de filles. Ce n'é-  
tait que partie remise. Une  
danse à l'université me  
donnerait la chance d'en ren-  
contrer. Malheureusement,  
puisque il y a plus de garçons  
que de filles, elles ne se  
préoccupent pas tellement des  
besoins physiques et psycho-  
logiques des garçons. Oh, les  
femmes, la vie!

Dimanche. Journée mono-  
tone et sans valeur. Je m'at-  
tarde à finir une dissertation  
en Français sur le classicisme  
sujet assez ridicule. Mon  
seul problème maintenant  
est de trouver une personne  
assez aimable qui voudrait  
dactylographier mon chef-  
d'oeuvre. Je vais demander à

Jeanne de taper ma dissertation.

Je la vois assez souvent.

Soulagé, je décide d'aller me coucher. C'est assez difficile de s'éveiller un lundi matin.

#### SEXE

La semaine suivante, le journal publia l'article de François. Il fit sensation! L'article remplissait presque entièrement une page du journal. Après avoir réfléchi longuement sur le sujet, François avait tâché d'y mettre toute la vérité et la sincérité possible et y laissait pénétrer ses impressions personnelles. On avait commis une injustice envers un être humain, on l'avait privé de son emploi, accusé fausement et chassé. François sympathisait avec cet individu et sentait le besoin de le défendre. C'est ce qui rendait son article si vibrant et plein de chaleur. François y avait mis tout ce qu'il y avait de plus humain en lui. Il avait fait un effort, il l'avait aidé comme on aide un frère, en tentant de le secourir. Et cet effort qu'il avait fait pour aider un autre que lui-même lui avait redonné le goût de vivre.

François comprenant maintenant pourquoi les gens de son âge prenaient des habitudes de drogue, de boisson, de nonchalance.

"On passe pour des paresseux, des petits bums, des vaux-rien des gens sans ambition. On nous juge par nos cheveux longs puis nos jeans. Mais dans le fond on a autant de valeur que n'importe qui d'autres. Tout ce qui nous manque c'est bien de nous trouver une occupation qui va nous intéresser, une occupation, une cause... oui une cause pour laquelle on veut se donner corps et âme.

Mais, on a pas tous les mêmes goûts," se disait François. "Moi j'ai trouvé la mienne... ma cause. J'ai enfin la possibilité de faire quelque chose pour nos canadiens français pour ma race. C'est pas donné à tout le monde de pouvoir écrire des articles, ou même d'aimer travailler pour un journal. J'suis pas mal chanceux d'avoir trouvé ça. Et puis c'est bien grâce à Jeanne si j'suis confiant dans l'avenir aujourd'hui."

Toutes ces réflexions tourbillonnaient dans la tête de François pendant qu'il faisait du pouce pur se rendre à ses cours. Charles n'était pas revenu de sa fin de semaine à North Bay. Pierre, Jean et Yvon dormaient encore. Ils avaient passé leur fin de semaine à fumer de la mari, à rire, à dire des phrases incohérentes, à jouer des disques et à manger. Maintenant, il ne restait presque pas de nourriture pour le restant de la semaine: quelques tranches de jambon, du fromage, un pain une dizaine de boîtes de soupe, un beigne et pour boire, quelques poches de thé. Il y avait toujours les nouilles de spaghetti en cas d'urgence, mais sans sauce ce n'était pas fameux.

François ne se laissait guère préoccuper par le manque de nourriture. Depuis le succès de son article sur le professeur de français, il s'était enflammé d'ardeur pour la "REACTION" et y consacrait autant d'heures qu'il le pouvait, soit entre ses cours ou après ses heures de classe. Il prenait la plupart de ses repas à la cafétéria de l'université. Depuis qu'il travaillait il avait gagné plus de \$100. et avec la somme que lui prêtait le gouvernement, il avait

réussi à payer ses dettes et même était un peu au-dessus de ses affaires. Il avait pu s'acheter un manteau d'hiver, en suède brun doublé de mouton et une paire de gants. Il ne lui manquait que des bottes. Mais son manteau ayant coûté \$90., il n'en avait pas eu assez pour ses bottes. Heureusement que la neige tardait à venir. On était déjà rendu à la fin de novembre et il n'avait neigé que trois fois et à chaque fois, la neige fondait presque aussitôt qu'elle touchait le sol.

Des personnes enthousiastes, d'autres découragées, d'autres stoïques. On en rencontre de toutes sortes en flânant près du Grand Salon. Jeanne mignone et timide s'approche de moi lentement. Elle est si belle. Je n'aurais pas sorti avec elle.

"Bonjour François."

"J'ai fini de taper ta dissertation."

"Merci beaucoup et combien est-ce que je te dois?"

Elle rougit et demeure silencieuse. Je viens à son secours en lui demandant si elle pourrait m'accompagner à souper un soir au lieu de lui payer en argent. Ses yeux bleus s'illuminent.

"Uh....ça me fera plaisir François."

Je n'ai rien à perdre et tout à gagner en l'invitant.

"C'est bien Jeanne, je vais aller te chercher samedi soir vers les six heures."

"D'accord....excuse moi, j'ai un cours de Philosophie dans cinq minutes. See you."

Fier de mon agressivité, je retourne chez moi, pensant à ma sortie avec Jeanne.

"Eh, Charlie, as-tu besoin de ton auto ce soir."

"Non, pourquoi?"

"C'est parce-que j'ai de-

mandé à Jeanne de scuper avec moi en ville et puis..."

En ricanant Charles dit.

"Oh, il est maudiquement temps que tu te décides, eh? C'est bien mais fait attention au siège d'en arrière. Quelques ressorts sont déjà abîmés"

"Merci Charlie...et je ferai attention. Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas d'intentions pour ce soir."

Je me sens fier au volant avec Jeanne à mes côtés. On parle de banalités mais je découvre, quand même, qu'elle est une fille intelligente et gentille. Elle me plaît. Je me demande soudain si cette amitié pourrait porter fruit. La Providence et le temps produisent parfois des merveilles.

On soupe au "Peter Piper" un des restaurants les plus chics de Sudbury. Adieu, dix dollars!"

Vers les huit heures, elle suggère d'aller voir les fameux "slags" au nord de la ville.

On chemine vers une petite colline pour mieux voir le spectacle. Et quel spectacle! Je n'ai jamais vue une chose si impressionnante, émouvante. Les bandes rouges flamboyantes du "slag" reflètent dans le ciel en formant une lueur rouge au-dessus de la ville. On pourrait les considérer comme une des sept merveilles du monde. Peut-être la huitième?

Le spectacle terminé, je réalise que Jeanne me regarde profondément. Je la rapproche de moi et prends son petit visage délicat entre mes mains. Mes lèvres s'approchent des siennes et en un instant glorieux nous perdons tout contact avec le monde extérieur...

Ma soirée avec Jeanne a suscité en moi une nouvelle appréciation de la vie. Ces

sentiments peuvent sembler un peu forts, mais je crois dans le besoin d'aimer et d'être aimé. Sans une compagne on se sent vraiment seul dans ce monde si compliqué.

Mon Dieu, qu'il fait froid dans le Grand Nord! Vingt-cinq sous zéro. C'est frette. En plus, notre équipe de "hockey", les redoutables "Voyageurs" subissent un échec de douze à un contre l'université de Toronto. Un Goliath faisant face à un David sans cailloux. Dans des circonstances comme celles-ci, mon esprit d'école est réduit à un degré minimum. La partie terminée, nous filons vers l'auto de Pierre.

"Est-ce qu'on va au "A&W" Je suis si découragé de cette partie que je voudrais oublier ma rage en mangeant un peu!" dit Pierre d'un ton bourru.

"Une bonne idée", dit Jean.

Il n'y a pas tellement à faire un samedi après-midi.

Nous sommes enterrés d'ouvrage mais nous ne pouvons pas concentrer. A la maison, les "boy" et moi demeurons silencieux.

Soudain, Jean se redresse et nous parle sur un ton énergique.

"Je me suis procuré, l'autre jour, un once de marijuana et il n'en reste assez pour nous tenir occupés pendant une soirée. Qu'en dites-vous?"

"Eh, une bonne idée" dit, Yvon en souriant chez nous, je n'aurais jamais essayé la mari. Dans notre petite ville, les gens sont plutôt conservateurs ou, comme on dit en français, "Square". A l'université c'est différent. Ça devient presque un passe-temps. En regardant Jean rouler les

"joints" j'essayais de me souvenir de mes "trips" précédentes. Je prend ma cigarette et respire profondément, tout en fermant les yeux. Après un certain temps, la tête me tourne et tout semble embrouillé. Mais je me sens si bien, si à l'aise!

Crisse que c'est bon.

Wow. Too much'stie.

François et Jeanne se voyaient assez régulièrement depuis quelques temps et François s'apercevait qu'il s'y attachait de plus en plus. Il aimait sa personnalité franche, naturelle, son coeur tendre, et il la trouvait très belle, avec ses longs cheveux noirs, et ses grands yeux bleux. De plus, elle avait un corps bien moulé ce qui ne cessait de susciter l'admiration de François et d'exciter ses passions de 20 ans. Il lui était de plus en plus difficile de la quitter à la fin de la journée. Il aurait bien aimé passer une nuit avec elle. Mais il n'osait faire une telle proposition. Il ne voulait pour rien au monde l'offenser. Elle avait toujours le sourire aux lèvres et il désirait la garder ainsi. Il ne connaissait pas nettement ses idées sur les relations sexuelles avant le mariage et il préférait laisser le temps agir plutôt que de brusquer les choses et risquer de détruire leur amitié, leur amour.

Enthousiasmé comme il l'était pour RÉACTION et plein d'entrain François ne s'était pas aperçu que le premier semestre était déjà entamé plus qu'au trois quart. Il ne restait que quatre semaines avant les vacances de Noël. Toutes ses journées de classe du lundi au vendredi, il les consacrait à assister à ses cours et ensuite il s'empressait d'aller au bureau du journal. Il y travaillait jusqu'à ce que Jean-

ne vienne le trouver. Avec sa vie amoureuse et son travail de co-éditeur, qu'il avait pris au sérieux, il n'avait que tout juste le temps d'assister à ses cours. Il avait déjà étudié pour trois tests et présenté un exposé mais il avait encore trois dissertations à rédiger avant le 15 décembre. Lorsqu'il réalisa le pétrin dans lequel il se glissait, François sursauta. Il était vraiment pris au dépourvu. Le mois de novembre avait filé à son insu. Et le journal du mois de décembre devait paraître dans deux semaines. Son enthousiasme disparut et une sensation déprimante s'empara de lui.

Un soir lorsque Jeanne et François sortirent du théâtre, Jeanne lui demanda:

- Qu'est-ce qu'il y a, tu n'te sens pas bien?
- Non, tout va mal à ce moment, répondit François découragé. Mes trois dissertations n'avancent pas et je dois écrire un article pour REACTION cette semaine. Tu es la seule qui m'encourage!
- Allons, prends courage. T'es capable d'en sortir. Allons chez toi, je vais t'aider.

Arrivés chez François, ils passèrent la nuit à travailler sur ses dissertations. Ils discutèrent aussi les problèmes qu'ils avaient en commun. Il ne lui restait plus qu'à écrire un article pour REACTION. Cette fois, François voulait bien écrire un article qui ferait remarquer la présence des francophones à la Laurentienne. François n'avait jamais pensé profondément au problème francophone. En travaillant pour REACTION, il s'en aperçut rien qu'en masse. Il avait juste à regarder la non-popularité de la revue française par rapport à la revue anglaise.

"Pourquoi le bilinguisme n'est-il pas plus fort?"

François se dit: "Pour que le bilinguisme réussisse à cette université, on doit réagir." Il se mit alors à travailler en plus en plus sur ses articles. Il donna son article juste à temps pour la publication:

"Ecoutez-moi, Canadiens Français, réunissons nous. On ne veut pas perdre notre héritage Français. On doit garder le bilinguisme à la Laurentienne à tout prix. Les Anglais ne pensent pas que c'est important. Moi, je vous dis que c'est une nécessité essentielle à notre vie..."

Après avoir écrit cet article, François sentit qu'il avait lancé quelque chose de merveilleux. Il avait ouvert les yeux de tout le monde à l'université. REACTION devenait de plus en plus populaire.

Arriva une longue fin de semaine, François décida d'aller chez lui.

"Ah! Que ça fait du bien de s'échapper un peu."

C'est vrai qu'il avait manqué ses parents, mais il commençait à s'habituer aux entourages de Sudbury. Il passa une fin de semaine très tranquille à la maison paternelle.

Il était bien content de revenir à l'université...à Jeanne...à REACTION...même à la pollution...C'était son "chez-nous" maintenant.

En passant une porte un jour, il entendit:

"C'est bien beau de dire qu'il faut faire quelque chose, mais écoute que veux-tu que j' fasse moi pour aider la cause francophone?"

François se rendit compte que ce n'était pas clair pour tout le monde. Alors pour son prochain article, voilà ce qu'il a écrit:

"Canadiens-français! On s'appelle canadiens-français, mais

que faisons-nous? Rien. J'ai pas toutes les solutions à ce grand problème qui existe dans notre société. Mais, moi je me suis demandé...que puis-je faire pour venir en aide à la cause des francophones. Et bien, je me suis dit, améliorer ton Français, prend des cours de Français, parle Français lorsque la situation se présente, et fait partie de clubs ou de groupse de canadiens-français. On nous a bâti une école secondaire bilingue. Je crois qu'on a déjà fait le premier pas, dans les écoles secondaires. Il faudrait aller parler à ces jeunes étudiants, les encourager à retenir leur héritage canadien-français. Je sais que je serai critiqué pour avoir écrit ceci. Ils diront: "C'est bien plus facile de l'écrire, que de le faire." Mais nous devons commencer quelque part...si vous avez des suggestions...vous êtes les bienvenus..."

François savait qu'il n'avait pas toutes les solutions à ce problème. Mais il se dit que tout ce qu'il pouvait faire était d'essayer.

"Je continuerai," se dit-il, "à combattre le problème de la francophonie à Sudbury, tout particulièrement à l'université Laurentienne."

"Mon Dieu, que les classes sont vides," pensait François. Il reste seulement quelques jours avant la fin des classes: Noël approche.

François se sentait bien joyeux dernièrement. Toutes ses dissertations étaient remises, et il n'avait plus d'articles à rédiger avant la reprise des cours...et tout allait très bien...avec Jeanne. Il l'aimait de plus en plus. Ils étaient ensemble aussi souvent que possible. Ils avaient les mêmes goûts, les mêmes ambitions

La vie devenait de plus en plus rose pour François...

Après s'être embrassés tendrement, François et Jeanne se séparèrent pour les vacances de Noël.

- Bah!, se dit-il, "ça se passera vite."

Et sur ce ton, les vacances de Noël arrivèrent, et tous partirent passer Noël chez eux.

Noël; malgré la séparation avec mes copains, ainsi que de Jeanne, je ne pouvais m'empêcher d'aimer le temps des vacances parce que les vacances me rappelle ma jeunesse avec ma famille, ma parenté et mes amis. Noël pour les enfants d'aujourd'hui, c'est des cadeaux qui ne plaisent pas, une décoration de maison, d'arbres, de magasins de commercialisation.

Lorsque j'étais petit, il n'y a pas si longtemps en fait d'années mais en fait d'expériences, ça me paraît très loin, très perdu même embrouillé comme dans un rêve que l'on croit avoir vécu mais qui n'existe pas. Je m'en souviens à peine... car c'était en ce temps, une aventure de découverte, d'espace, de temps de distance de formes triangulaires, de couleurs bleus, rouges, jaunes verts, de mouvements de scintillements d'étoiles qui avoquent des sensations merveilleuses, de perceptions joyeuses d'émotions de joie, de douleur de satisfaction de mécontentement de larmes et de sourire de baisers innocents d'amour pur, de naïveté puis de connaissance puis d'expériences puis de soucis, puis de décisions, puis de vie. C'était un temps où Noël était joyeux...C'était le début d'un temps nouveau.

Chaque année malgré les préparations de nourritures,

de décorations, d'organisation d'échange de scuper de visite entre parenté entre amis ou on se rencontre au salon comme nos grands-parents dans leurs cuisine autour de la "Sruie" à se réchauffer à bavarder, à chanter des chansons à répondre, à jouer du violon en tappant du pieds en claquant des mains en swingnant son partenaire dans le coin de la boîte à bois en écoutant la musique à bouche et les cuillières qui dansent sur les genoux de ces bons vieux souriant qui se répètent depuis cent ans que cette vie c'est la nôtre pour en profiter et la domestiquer pendant ce passage temporaire dans l'évolution de l'homme...C'était la mécanique fantastique, folle, endiablée, fantasmagorique du temps des merveilles décomposées....Oui c'est heureux la vie d'enfance...

lorsque l'on peut courrir a toute vitesse, les bras ouverts, le sourire aux lèvres, sans peur de trébucher ou de s'égarer...car tout le monde nous aide quand on est petit, on nous conduit par la main afin d'éviter les chutes qui pourraient être trop pénibles....puis petit à petit on s'éloigne puisque la corde s'allonge....et le terrain s'étends jusqu'au jour ou l'on se libère de la corde...et l'on regarde bouche ouverte l'infinité qui se poursuit.

Mais, comment le domestiquer ce monde dans lequel se fuit se blesse, se séapre, se hait? Il faut s'arrêter, s'aider...un coup de main au lieu d'un coup de pied..... s'unir et s'aimer pour exister. Mais non!! Pour vivre... Câlisse!

Les vacances de Noel ont beaucoup changé depuis que j'ai vieilli, mais je ne

peux pas rester dans le monde utopique de l'enfance comme le faisait Nelligan et St Denis Garneau. Je dois avancé avec le temps, toujours avancé avec le temps, profiter de tout et de rien et jettant un coup d'oeil en arrière tout en marchant en avant non pas en s'éloignant, mais en ajoutant.

Je m'étais résolu ce Noël-ci à saouler mon père car la mari il préfère rien connaître à son sujet. C'est un bon gars dans le fond et on s'arrange pas pire moi et lui. Il m'ai dit un jour, mon gars!

le père Noël m'avait apporté tout un cadeau....

C'tait pas un cadeau, ce soir-là il neigeait a plein, de gros flocons, gros comme je n'en ai jamais vus depuis, des tonnes de neige blanche devant la porte, les marches, le perron, le petit chemin, tout était blanc....la fenêtre pleine de poudrerie et des lumières et de grelots accrochés aux traîneaux qui laissaient des traces lisses comme des coulées de diamants et je n'oublierai jamais l'expression merveilleuse de son visage lorsqu'il me racontait ses souvenirs.... il riait, je souriais... il riait d'un rire si lointain, que j'entendais dans la campagne l'écho de sa voix qui chantait comme des grelots.

Ma mère, elle est O.K. elle aussi mais elle agit pareille comme les autres. Elle essaie encore à mon âge à me faire porter un chapeau l'hiver parce qu'elle a peur que j'attrape le rhume. Dans le fond, je l'aime bien mais parfois elle "chiêlle" un peu trop. Un soir, mon père ma soeur et son chum et moi avons décidé de jouer une bonne partie de "500". J'avais pris la liberté de me nommer "bar-man" pour la

veillée et il va sans dire que les "coups" de mon père étaient beaucoup plus fort que les nôtres de même que tous ceux que je servais aux autres. Avant longtemps il commença à perdre son habilité au jeu et nous nous amusons à lui faire faire des "skunks". Ce fut une veillée de rire et d'amusements où tous nos problèmes quotidiens perdirent leur importance sous l'influence graduelle de l'alcool... L'alcool... les veillées, les fêtes.... Rires... rire aux larmes.... joies intenses... ivresses enivrantes... familiarités merveilleuses... tourbillons de gaietés... Ruptures... "BRISURES"... cassures, temps marqué, ponctué, gradué, implacable, ... temps des séparations, des retours... retour de voyage merveilleux, merveilleuses vacances passées... Plusieurs semaines s'écoulaient, François accomplit son travail de co-rédacteur au journal avec le plus grand des sérieux.

Tous les jours il rencontre Jeanne soit à la cafétaria, soit chez-elle; son encouragement est précieux car il se sent bien désemparé parmi cette masse passive d'étudiant.

"Il faudrait", se dit-il, "les fouetter pour les faire grouiller"...

"pourquoi veux-tu les faire

"grouiller"? dit Jeanne

"Je voudrais leur faire prendre conscience qu'ils sont des Canadiens Français avec une identité, une langue particulière et une culture que plusieurs anglais nous envient... car le français n'est-elle pas la langue de la diplomatie et de l'amour?...."

"Oh!... Oh!... mais c'est que tu deviens philosophe mon cher! Qu'elle mouche te pique?"

"Parle m'en pas... hier on a essayé d'organiser une réunion de tous les étudiants de

langue française à l'Université sais-tu combien se sont montrés le bout du nez! Soixante. Eh! Cui soixante sur plus de quatre cent cinquante qui ne se sont inscrits au département et je ne parle pas de tous les Canadiens Français qui sont tellement assimilés pour ne pas dire vendus aux Anglais qu'ils ne se donnent même pas la peine de prendre un cours de français "Les Vendus!!"

"Peut-être qu'ils ne le savaient pas au sujet de la réunion."

"C'est presque impossible... maudit... on a préparé des lettres, on a travaillé à dix pour faire des pancartes, il n'y avait pas un pouce de l'Université qui n'était pas couvert..."

"Ah oui... au sujet des pancartes, tu ne trouves pas qu'il y en avait plusieurs qui étaient un peu trop "joual" après tout, on est à l'Université...."

"Mange dont... de la merde!"...

Je sais, mais que veux-tu; on voulait attirer l'attention des étudiants. C'était une réunion très importante."

"Bien oui, c'est vraiment pas drôle le fait qu'en Dix neuf cent soixante douze on n'ait pas le droit de vote au comité du département... c'est de la vraie ségrégation...."

"On va voir... Les gas sont à faire signer une pétition... on veut tous les étudiants de notre côté pour appuyer nos demandes."

"Parlant de ces fameuses motions, je ne voudrais pas te contrarier François, mais la troisième je la trouve un peu trop, comment dire, forte... pour ne pas dire irréfutable.. C'est bien beau juste des Canadiens-Français mais en Ontario et surtout dans le Nord ou vont-ils en trouver

suffisamment pour monter un département...? Et s'ils en trouvent je me demande si nous n'aurons pas les restants!"

"Comment ça, y en a en masse des Canadiens-Français qui cherchent du travail..."

"Des 'Franco-Ontariens'???"

"J'ai pas dit juste des Franco-Ontariens..."

"Si tu ne veux pas d'étrangers tu auras des Québécois!!"

"J'aime encore mieux un Québécois au moins il est Canadien..."

"Ce n'est pas l'avis de tous..

Encore hier après la réunion, un gas de Montréal, nous

disait que les Franco-Ontariens souffrent d'un complexe d'infériorité devant les

Anglais...Qu'ils ne font aucun effort pour parler français et

un français ou il n'y aurait pas à tous les deux mots, un

en anglais....Que dès qu'ils ont la chance même avant ou

pendant des cours de français ils parlent ""WHITE""

entre-eux..."

"C'est pas vrai on est pas comme ça, on est bilingue

donc-on a le droit de parler comme on veut et puis s'il

n'est pas content il n'a qu'à retourner au Québec,

on ne lui a pas demandé son aide."

"Ce n'est pas ce que tu disais il y a deux minutes...Si on

n'a pas de Québécois, pas d'étrangers, il va falloir

avoir des gars d'Ontario... Je me demande ce que ça va

donner....Probablement comme à l'Ecole Secondaire...

Où même les "profs" de français parlent anglais

entre eux..."

"T'exagère....maudit..."

"Pas du tout... va faire

un tour dans nos écoles secondaires à mentalité

canadienne-française: Eh

bien au moins soixante pour-

cent des professeurs de langue française peuvent à peine soutenir une conversation convenable en français. A toutes les deux phrases il y en a une en anglais...

naturellement quand le gas n'a que le nom de famille de français, ça parle WHITE et en maudit..."

"Je ne te crois pas."

"Va faire un tour....il y en a au moins quatre écoles dans la région. Tu m'en donneras des nouvelles....Sur ça

"Salut," j'ai un cours dans cinq minutes....."

François demeure songeur. Serait-il possible qu'elle

dise la vérité...? Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

C'est de mener une enquête et tout de suite il faut

battre le fer pendant qu'il est encore chaud..."

"Salut les gas! ça va à matin....?"

"Salut François...." lui disent ses chums.

"Pas pire", reprit Pierre, mais maudit que le "prof" était

plate à matin..." "Il it goes on like this I am going to

quit his class", ça va lui donner une bonne leçon."

"EH! Pierre pourquoi as-tu parlé en anglais au milieu

de ta phrase?"

"Qu'est-ce qui te prend à matin...ta job de co-rédacteur

ça te monte à la tête....oui?"

"Pan toute" je fais une enquête à savoir si c'est vrai

qu'on est des Franco-Ontariens frustrés, avec des complexes

devant les Anglais et pourquoi? Julie répliqua: "Je t'écoute

François....veux-tu que je te dise moi "why" c'est parce

qu'on est trop paresseux pour faire un effort...bien des

fois on sait le mot français mais ça fait plus snob,

plus comme tout le monde de le dire en anglais. Je crois

qu'on n'a aucun respect pour notre langue on la martyrise tant qu'on peut et si quelqu'un veut nous en faire la remarque on se fâche."

Donald retorqua: "Tiens Tiens une ~~"vraie séparatiste"~~."

"Tu n'a pas besoin d'être séparatiste pour avoir un peu de bon sens et assez d'orgueil pour parler un français correct." dit Julie

"Pourquoi que tu t'en vas pas au Québec si tu aimes le français tant que ça???"

"Maudit ~~"niaiseux"~~...Ça prouve que tu l'as le complexe, dont François parlait. Plutôt

que de réfléchir un peu à la question tu dis "ben tout ceux qui sont meilleurs que moi c'est des maudit-ça, des maudits piochons et pis si y sont pas contents qu'y s' en allent"...."

"Fâche toi pas ~~"ma noire"~~ Qu'est-ce que tu veux que je fasse...ça fait quinze ans que je vais à l'école et c'est toujours comme ça qu'on a parlé et personne ou si peu nous ont dit le contraire."

"Tu ne crois pas que c'est le temps qu'on fasse quelque chose?"

"Quoi?" s'exclama François.

"Je ne sais pas moi, peut-être pourrait-on commencer à la racine du mal, soit à l'école

primaire. On pourrait faire une campagne auprès des gas et des filles de l'Ecole Normale, ce sont eux les éducateurs de demain! Non?"

"Y sont pas si pire que ça."

"Il ne sont pas mieux que nous, ils ont fréquentés les mêmes écoles; ils ont donc la même éducation."

"Moi je ne comprend pas??? on est bilingue oui ou non?" demanda Sylvain

"Oui bien sûr, mais c'est rendu que l'on parle mieux

anglais que français. Et bilingue ça veur dire parler correctement deux langues."

"J'en parle deux correctement moi....l'anglais et le joual..."Et Mademoiselle

Julie"....Le Joual cultivé s'il vous-plait puisque je fréquente une maison de haut savoir:"L'Université".

"HA! HA! HA! HA! Hi! Ho! Ho!"

"Un peu de sérieux." dit

François. J'ai l'intention d'organiser une grande campagne de prise de conscience du fait français... on pourrait toucher au secondaire et à l'universitaire et...."

"Bonne chance vieux!"

lui crièrent Sylvain et Donald en sortant.

"Voici ta douce moitié, François. Va lui faire part de ta résolution pour la nouvelle année..."

"Bye les gas et à la prochaine...."

Que feront François et Jeanne devant ce monstre qu'est l'assimilation....??

## HUITRE

François se lève cette journée-là avec une nouvelle attitude: "Assez détruire! Construisons!" En pénétrant à l'intérieur de l'autobus qui le mène à ses cours il se sent déjà pris dans le même tourbillon de problèmes de toujours, de questions sans réponses.

"Pourquoi ces gens-là parlent-ils anglais? Ils sont tous dans mon cours de français! Voyons de quoi ils parlent!"

François s'approche :

"Bonjour Jean".

"Hi there! How's life!"

"Ça marche."

"Tu as été voté à propos du bilinguisme à la Laurentienne la semaine passé?"

"Y paraît qu'le résultat sont rentrés."

"Ça doit être posté en queue part."

"J'ai bien hâte de boire ça."

En arrivant à l'université, François se rend au tableau d'affiche. "Ben! V'la queue chose qui fait du sens! Près du trois quarts des étudiants veulent une université bilingue, et y'ont même pas le coeur de l'afficher en français! C'est bien beau vouloir, mais faut pas qu'ça reste là!"

Sa journée ainsi commencée François retourné chez lui assez tôt. Il lui faut oublier au moins quelques heures le sentiment de persécution qu'il ressent.

"Est-ce péché mortel d'être Canadien-français? Y doivent avoir mauditemment peur à leur peau, les Anglais, pour faire des mains et des pieds pour nous acheter. Mais moi, y m'auront pas!"

Sur ce, il allume la radio et tourne le cadran à CFBR, le seul réseau français de Sudbury. Tout en feuilletant le seul journal français, le Voyageur, il tombe sur la meilleure page, celle des films à l'affiche.

"C'est ça, je vais voir un film français, ce soir. Je suis écoeuré des square-heads! La première représentation débute à 8:00 heures. Il y a peut-être quelque chose de bon à la télévision, en attendant!"

De toutes façons, CFBR n'a pas présenté une seule chanson française dans la dernière demi-heure. François s'assoit devant l'écran blanc et muet. C'est à ce moment qu'il se souvient que le réseau de télévision français n'est qu'une affiliation. "Il me semble qu'avec deux stations anglaises, il devrait y en avoir au moins une qui soit

propre à Sudbury! Avec cette affiliation, on est privé de presque la moitié des images: les messages commerciaux."

Au moins il y a un cinéma français. François se rend donc au centre-ville et présente sa carte. "Un billet étudiant pour 'Deux femmes en or' s'il-vous-plaît!"

"Pardon me, sir?"

"Damn it! One bloody ticket for cinema three, O.K.?"

"O.K. Why didn't you say so in the first place?"

Furieux, François se rend au comptoir-restaurant. Ici au moins, il se fait servir en français.

"Un pepsi et un pop-corn."

"Merci bâkuts, m'sieu."

La salle est presque vide. Une dizaine de personnes attendent le début du film.

Bon! Ça y est! Pendant deux heures, François vit dans le monde canadien-français. Là, y paraît que les femmes sont en or.

"Maudit que ça serait l'fun d'avoir un vrai monde CANADIEN-FRANÇAIS!"

"Allô François."

"Salut Donald."

"Qu'est-ce que t'as à matin? T'as pas l'air de bonne humeur. T'as pas passé un beau weekend?"

"Ce n'était pas si pire que ça. Tu sais que les gens de Sudbury ne s'efforcent pas à parler Français...Mais, je n'ai eu assez de ça sur le weekend. Ce matin, je commence une nouvelle semaine avec une attitude complètement différente. Il ne reste que deux mois d'école et j'ai beaucoup d'ouvrage à faire. Aussi, j'ai mes articles à rédiger chaque semaine... Maintenant, je dois partir pour ma classe de Science Politique. Salut!"

Voilà François, une heure après, tout enragé et tout insulté:

"Y en a du front ce maudit professeur -là. J'assez travaillé fort sur cette dissertation-là. J'n'ai pas pu trouver beaucoup de livres de référence. Mais, c'est pas de ma faute si les maudits livres sont tous en anglais. Et je regarde dans les articles-et encore de l'Anglais. J'aurais bien du prendre mon cours en anglais ça serait bien plus facile pour moi. J'aurais eu de meilleurs points sans doute. Mais non! J'ai décidé de le prendre en Français pour m'améliorer. Et qu'est-ce qui arrive? Je ne peux pas trouver de livres et d'articles en français. C'est beaucoup d'ouvrage à traduire ça correctement. Et souvent, on ne peut rien trouver, même en anglais, dans "cette Maudite bibliothèque." La seule chose que tu peux faire dans ce temps-là, c'est t'asseoir et écrire qu'est-ce qui te passe par la tête. Et encore, les professeurs ne sont pas satisfaits.

"Aussi, l'idée d'avoir des professeurs de l'Europe, j'suis pas en faveur de ça moi. Y en a beaucoup d'eux autres surtout dans le département de Français et la majorité ne comprend pas et ne veut pas essayer de comprendre la situation des élèves franco-phones. Ils ne devraient pas exiger un style élégant quand 99% des élèves à la Laurentienne viennent du Nord-Ontario. Ça ne se tient pas debout. Nous autres, on s'comprend dans le Nord. Pourquoi est-ce qu'il faut changer seulement pour eux autres? Y s'en viennent

citte comme les grands "civilisateurs" et y sont même pas capables de voir la culture si elle n'est pas ficelée à la Beaudelaire ou à la Hugo....bande de bornés!

"Une autre affaire-moi, je n'aime pas l'idée d'avoir la moitié de nos classes de français dans les portatives et l'autre moitié dans des salles qui sont trop petites. Ce n'est pas juste. Ce sont les Anglais qui ont les meilleures salles et les Français ont le restant. Ils appellent ça une école bilingue et les Anglais ont le premier choix dans tout les locaux et les heures de classe.

"Aussi, je commence à m'inquiéter de mon diplôme bilingue. Est-ce que les cours valent vraiment beaucoup? Est-ce que ça vaut vraiment la peine de travailler pour mon diplôme bilingue? Je me le demande bien souvent.

Ce n'est pas seulement sur le plan académique que je me pose des questions-mais, aussi sur la politique de l'Université,

NEUFFE

Toujours préoccupé par ses problèmes de diplôme, de bilinguisme, François se hâte d'aller retrouver Jeanne qui lui avait donnée rendez-vous chez Jacques.

Le trajet entre le bureau de Réaction et la résidence lui paraît relativement court malgré le froid piquant, il pense à l'article qu'il avait écrit au sujet du sénat, il rêve encore de ces phrases audacieuses condamnant la distribution injuste des finances.

Arrivé à la chambre de Jacques il s'empresse de se verser une bière et se mêle au brou-ha-ha général, quand tout à coup....

"Eh voilà...regardez qui arrive!!!  
Si c'est pas le défenseur des causes perdus....les franco!!!"  
"C'est ça", dit François.  
J'suis arrivé....sortez le champagne et vive la compagnie...."

Du coin de l'oeil il aperçoit Jeanne assise sur le lit en compagnie d'une jolie brunette. Il s'approche d'elles sans rien dire afin de mieux les surprendre.

"Ah, mais certainement! Toute l'expérience était merveilleuse. Il n'y a pas de meilleure formation que de vivre dans le pays où vous voulez apprendre la langue!"

Il faut voir la Tour Eiffel, quel bel exemple du...du... comment dit-on...du progrès technique de l'homme moderne! Mais en France, on progresse également dans les choses du coeur. Les Français ont toujours été un peuple d'esprit, une race animée par la beauté de l'art. C'est ainsi que l'on m'a indiqué hors de ma visite au Louvre. Ah

Jeanne! Vous ne pouvez point vous imaginer la beauté de cette édifice...

"Et quelle langue croyez-vous avoir appris là-bas?" dit François soudain, exaspéré et espérant la faire taire.

Il ne pouvait plus supporter ce langage artificiel et ses gestes ridicules; de cette fille qui se croyait terriblement "in" François acceptait que l'accent Parisien était plaisant à écouter de temps à autres mais venant de cette bouche anglaise qui prononçait ses "r", de façon désagréable.

"François!!!" dit Jeanne.

"Quelle langue? Mais mon cher monsieur, le français, naturellement!" dit l'autre.

"Oh Marlene, je te présente

mon ami François."

"Je suis enchantée de faire votre connaissance" dit François tout en réprimant une grimace.

"François", reprit Jeanne,

"Marlene a été envoyée en France pour une année par le département de français de l'Université de Toronto. Tu trouves pas qu'elle a bien appris son français!"

"Je vois qu'elle parle bien le Parisien..."

Marlene poursuit d'un ton nettement hautain.

"Vous avez sûrement fait un voyage à Paris, cher François?"

"Moi, je n'ai jamais été à Paris."

"Ah! Mais chéri! Il faut absolument que vous y allez avec votre chère Jeanne."

"Nous devrions y aller à l'été, O.K. François? Ça serait fantastique!" dit Jeanne, excitée.

"J'ai pas le temps d'aller fourrer le chien avec les snobs européens."

"François!"

"Mon Dieu, il est cinglé, votre ami."

"Vous les anglais, au lieu de passer votre temps à imiter les Français, vous devriez apprendre la culture canadienne."

"Voyons! Voyons! Vous voulez, mon cher, que je m'identifie à une mentalité de bûcherons?"

"Ça ne vaud même pas la peine de te parler. J'ai jamais rencontré une fille aussi bornée que toi. Fais-nous une faveur. Prends ton petit vocabulaire mignon et sacre ton camp en France, maudite poupée."

Jeanne s'écrit:

"Qu'est-ce qui te prends François!"

"Tu n'en as pas assez de te faire humilier par des pseudo-bilingues qui viennent de Paris! On est à Sudbury, stie!"

"Hey, what's the hassle, man!? François en se retournant aperçoit son copain Jacques.

"Toi, mon christ de vendu, t'es pire que cette petite Parisienne de Toronto! Au moins elle, elle parle français."

"Ah c'mon, man you...."

Jeanne n'ose rien dire car tous avaient fait un demi-cercle autour d'eux pour mieux écouter cette discussion enflammée. En tirant Jeanne par la main, François se fraye un chemin à travers les spectateurs déçus par la fin subite d'un spectacle qui promettait.

#### DISQUE

"Marde!...mise en page aujourd'hui, Pas un chat alentour!..."

François déçu, se met à relire deux ou trois articles pour le journal, Il se retourne alors que Claude et Jacques entrent avec une caisse de bière.

"Aie!...les gars vous venez pour la mise en page?"

"On a pensé te donner un coup de main vue que le rédacteur... notre cher rédacteur en chef!... a fouté le camp."

"Avec un peu de bière les idées devraient couler..."

En effet, depuis le départ de Pierre Jutras, l'ancien rédacteur, les choses allaient pour le mieux. Le tirage d'exemplaires avait augmenté de 20%. Comme nouveau rédacteur, François avait su adopter une politique un peu plus révolutionnaire. Son fanatisme franco-ontarien avait suscité le nouvel intérêt des étudiants. Enfin! le courrier se faisait plus volumineux. Est-ce que le francophone avait finalement pris conscience de sa situation?...

"Ecoutez ça les gars...comme table de matières ça va être vraiment fort...."

"Stie l'école on l'à... Les francophones de Sturgeon ont su se palcer les pieds pour avoir leur école française. Une autre bataille de gagnée!... Récitai de Jacques Michel: assistance à craquer. C'est drôle hein!...L'ironie c'est que beaucoup de gens n'ont pas compris ce qui se passait. C'était fort en politique son affaire!..."

"François. Tu penses pas qu'y vont te passer au crible pour des articles comme ça?"

"Ecoute Claude, espèce de lâche! C'est le contraire, on va enfin attirer l'attention. C'est pas une politique modérée comme la tienne qui va nous mériter des fleurs de ce genre-ci!..."dit Jacques en montrant des lettres.

"Ben" dit François, "la nature m'appelle." Il sort. L'instant d'après Jeanne entre au bureau et demande à voir François. On lui conseille d'attendre...François réapparaît peu après.

"dis donc où étais-tu bien soir? Tu devais venir me voir."

"Notre rendez-vous!...Ah! je l'avais totalement oublié, tu sais il y a les réunions..."

Jeanne, un peu frustrée l'interrompt.

"J'commence à m'habituer...c'est pas la première fois que ça arrive...Ben, à demain!... peut-être!..."

Sur ce, elle sort en claquant la porte derrière elle.

"dis donc François, le feu a diminué un peu."

"Ben non. J'ai autre chose à faire... elle devrait comprendre ça. Bon!...au travail."

De retour à l'appartement, fatigué par les tracas de la journée, François s'allonge

devant la téléviseur. Malgré l'intérêt de l'émission, son attention est sans cesse interrompue par le visage déçu de Jeanne. (Il pense)

"Au fond, elle a peut-être raison mais j'ai pas le temps de toujours être à ses côtés. J'ai du pain sur la planche: J'ai des dissertations en retard, des présentations à faire... A part de ça, c'est elle qui m'a fait entrer à Réaction.... elle aurait dû s'y attendre. Maintenant que je suis rédacteur en chef,... de la besogne et de la responsabilité, j'en ai... J'arrangerai ça lorsque je la verrai..."

Les jours s'enfilent rapidement et leurs rencontres se font plutôt rares. Des occupations les retiennent tous deux, mais un jour, en remontant du cafétaria ils se retrouvent face à face.

"Salut François! Ça va?..."

"Ah! oui, ça va assez bien. Et toi?"

"Toujours pareil, mais ça fait longtemps que j'taie pas vue."

"Excuse-moi mais j'ai du travail à faire."

"Ecoute, j'aimerais te parler pour deux minutes."

"Ça pourrais pas attendre un peu."

"Non!... c'est à teur que je veux te parler."

"O.K.!... O.K.! Allons en haut au salon."

L'atmosphère est détendue et tranquille. Il n'y a que quatre étudiants qui sont occupés à jouer aux cartes. Une fois assis, Jeanne commence sa tirade.

"J'ai remarqué que depuis quelque temps, tu sembles m'éviter."

"Qu'est-ce qui te fais dire ça?"

"Qu'est-ce qui me fais dire ça? T'as du front tout autour de la tête. Quand

t'avais besoin de moi, j'étais là pour te remonter le moral et maintenant que ton affaire marche bien tu me laisses de côté."

"Ecoute, c'est toi qui m'as fait entrer dans Réaction, prends en ton parti. A part de ça, y'a mes études..."

"Parles-moi s'en de tes études. Tu es aussi lâche dans tes études que tu es dévoué à ton fanatisme francophone."

"Pis toé, tu n'es même pas sensibilisée à la cause."

"Tu penses pas que t'exagères un peu trop!"

"Non, j'exagère pas, c'est une nécessité..."

"Si c'est ça ta seule nécessité, j'm'en fous."

"Bon! fais à ta guise."

Aussi enflammés l'un que l'autre, ils se quittent sans s'être réellement compris.

En réalité, c'est la faute du temps si on ne peut rien faire. Lorsque le cours m'ennuie, l'heure passe très lentement mais quand j'essaie d'organiser mes activités, je me rend compte que le temps file à toute allure. Crisse encore en retard les gars doivent m'attendre.

ONCES

A table, les gars mangent leur mêt habituel de spaghetti réchauffé. Jacques dit:

- Aie François, restes-tu à soir? Raymond apporte son 'dime' et on va si faire du fun. Ça se voit que tu as besoin de quelque chose pour te remonter le morale.
- Compte sur moi si vous fumez je vous accompagne, ça me ferait du bien.

Vers 8:00, l'arrivée de Raymond commence le 'party'. Les quatre gars assis en cercle, respirent la fumée inspirante. La musique bruyante résonne dans la tête et leurs sensations sont amplifiées par la mari. Jacques s'aperçoit que François est reclus et ne semble pas jouir de sa 'stone'. Ayant déjà parlé à Jeanne, il soupçonne la cause du désarroi de François.

- Aie le gars! qu'est-ce qu'y ne va pas?
- Rien, un peu de fatigue.
- Ecoutes, ça fait assez longtemps que je te connais, tu peux me prendre en confidence.
- Dis donc, penses-tu que mes idées sont trop fortes?
- Ben, peut-être que tu exagères par bouts...
- Bon, c'est ça. Prend la part de Jeanne, elle aussi m'a traité de fanatique.
- Mon vieux, tu penses pas qu'elle a un peu raison. C'est bien beau d'être engagé, mais il faut penser à tes études... et puis... à Jeanne.

Ces dernières remarques le font réfléchir.

- Comme le disait mon professeur de philosophie. 'Le fanatisme tend à aboutir à des conséquences fâcheuses'.
- Laisse-moi un peu, j'en ai pour longtemps à réfléchir.

Et pendant que les autres s'amusaient, François se livrait à des réflexions tantôt sérieuses, tantôt burlesques.

Quelques semaines plus tard, Jeanne se rend à la Librairie du Nouvel-Ontario pour s'acheter des livres français. Il neige doucement. La ville déborde de gens occupés. Sous un lampadaire, elle aperçoit trois de ses amis: deux anglais et un français. Comme elle allait pour les rejoindre, elle

entendit quelques bribes de la conversation en cours.

-...damn frogs, they've got 3 schools and they want another one.

-...give Frenchmen an inch and they'll take a yard.

Jeanne remarque qu'à toutes ces insultes, le francophone ne réagit pas - le véritable type assimilé et sans fierté.

-...and you know the editor of 'Réaction', the french magazine of the university, have you ever seen such a radical shit disturber?

Révoltée, elle ne peut contenir sa rage! Elle s'adresse au français.

- Toi qui connaît François, comment peux-tu ne pas le défendre? Et ta langue? Tu n'es pas assez fier pour la défendre? Tu oses te faire manger la laine sur le dos par ces deux têtes carrées-là?

Devant l'attaque soudaine de Jeanne, les deux Anglais restent stupéfiés. Après tout, c'est pour eux la première fois qu'un francophone se tient la tête en air et défend son droit.

Sur le chemin du retour à la résidence, elle mijote les derniers événements. Elle se rend compte que François avait partiellement raison. Le processus de sensibilisation à la cause s'était enfin effectuée chez elle.

Le lendemain, en passant près du bureau de la Réaction elle rencontre François. Timidement, ils se saluent.

- Tu sais que j'ai beaucoup réfléchi dernièrement, Jeanne. Je crois que tu avais un peu raison.

- Moi aussi, je pense que tu avais raison. On devrait arriver à un compromis, tu ne penses pas?

- Oui, je le pense.  
Se tenant par la main, ils s'en vont prendre un café, tout en discutant leur mise au point.

Ainsi, la grande amitié qui avait déjà unis Jeanne et François se renouait avec autant plus de force que, tous deux, ils se comprenaient. Le temps pour les étudiants passe trop souvent inaperçu lorsque le travail exige une date limite. On achète des billets deux semaines d'avance pour assister à un spectacle et zap... on se tourne le dos et le soir de l'évènement est déjà arrivé, comme nos plans du carnaval de Québec. Car à l'université, on a une vie très remplie, ça c'est si on s'intéresse à ce qui se passe autour de nous; préoccupation singulière sont les études, point final soit à cause du manque d'intelligence de comprendre aisément, soit un manque d'organisation ou soit un esprit borné qui croit que l'éducation, c'est la pierre philosophale de la vie.

Le 15 février, à 1:30, Jeanne et François, ainsi que les autres étudiants de la Laurentienne, débarquent gaiement du train qui les a transportés à Québec pour le carnaval. La semaine se passe dans un délire de joie. Tous les petits événements de ce temps de réjouissance, approfondissent leur amour. Arrive le dernier jour. Jeanne et François se lèvent tôt le matin pour jouir de la dernière journée. Enveloppés chaudement dans des 'capots de chat', ils font la tournée de la ville dans une vieille carriole québécoise. Ils visitent le château Frontenac - ce souvenir d'un règne français au pays. Pendant toute l'après-midi, ils s'amuse à faire du shopping dans les nombreuses boutiques de la Grande Allée. La noirceur les trouve sur la route de la para-

de qui serpente majestueusement dans les rues principales de la ville.

D'autres étudient rarement manquent la plupart de leurs cours et en plus ne participent à rien excepté peut-être le pub (pour boire et oublier qu'ils existent) pour ensuite être assez stupides pour s'abaisser en disant qu'ils trouvent le temps long et plate. Ce sont d'après moi des parasites de notre société qui manquent d'imagination d'initiative, d'énergie et d'ambition créative...qui critiquent celui qui essaie de se développer non pas seulement académiquement mais intellectuellement et socialement; celui qui veut rendre son existence la plus profitable pour lui-même ainsi que les autres...celui qui n'a pas peur de s'engager, de foncer de lutter, de recommencer en ne jamais renonçant à ce but, ce but qui existe depuis des milliers d'années...la paix, l'amour, la libération des imperfections de l'homme, la perfection de l'être humain...dans le futur...à des milliers d'années...avec la technologie? non! avec nos petites ambitions primitives? non! avec nos croyances superficielles? non! avec notre esprit conscientisé? oui! oui! oui! La conscience universelle et non la destruction, c'est ça le futur de la race humaine mais, qui le voit, qui s'en doute, peut-être quelques philosophes, quelques pratiquants du yoga d'esprit, quelques individus que l'on considère comme fous et même quelques dopés car la drogue facilite souvent les visions de l'esprit chez les sujets réceptibles. Enfin comment sensibiliser les gens à leurs conscience lorsqu'on ne peut même pas les sensibiliser à leur propre culture qui en somme est un état plus concret que l'esprit.

On veut un esprit individuel mais on oublie que celle-ci se crée avec l'aide de l'esprit commun et on ne doit pas s'y aliéner. C'est pourquoi justement que Jeanne et moi étions capables de si bien communiquer ensemble. Nos esprits avaient appris à se connaître, à se comprendre et à fonctionner séparément ainsi qu'ensemble. Peu sont les gens qui peuvent communiquer ainsi et nous nous sentions heureux.

Transis, épuisés, ils retournent au gymnase pour y passer leur soirée. Ils s'allongent chacun dans leur sac de couchage. Mais ce soir, ils sont incapables de dormir. Elle soupire doucement le nom de François et, lui, la serre gentille-ment dans ses bras. Dans cette étreinte passionnée, ils se font l'amour.

#### EPILOGUE

François et Jeanne, revenus de Québec, se remettent dans le cadre de la vie étudiante...les temps changés...mais toujours semblables à la couleur des jours nouveaux, matins frais des sentiments, ivresse des heures, des activités, des travaux accumulés, des 'tests' et des examens qui commandent..

Deux semaines de cours à rattraper, trois semaines de cours ayant la fin de l'année; dissertations qui écrassent et le temps trop court, le temps beau, moments de Jeanne et de François, minutes de Réaction...instant du choix.

Sa vie, son être partagés...bonheur parfait...malaises face à l'hypothèse de l'échec, à l'échéance d'avril. Avril, plaisir des cauchemars, nuits sans sommeil, interrogations, questions, interventions, arrivées, départs, attentes...le temps des attentes, des encore, des acceptations, des décisions.

Rythme des envois, des soucis, des retards, des présences positives, des réconci-

liations, des battements saccadés, des pulsations chaudes...articles, éditorial, mise en page...écrire un...article, une conjonction, un prénom personnel féminin, un examen...Demain commencerait la mise en page, opération au cours de laquelle chaque chose trouve sa place. La dernière édition, le geste final et premier, un nouveau film à l'affiche et Jeanne...où trouver ce temps...des jeux du B.A., de la cause canadienne française, temps des 'J'...des papiers inutiles...B.A., maîtrise, doctorat...Crisse! des

chauffeurs de taxis, des balayeurs de rues...à Toronto, je les ai vues qui ramassaient des papiers...pour les poubelles...regards des poubelles que l'on vide pour en retirer des papiers à la couleur salie de neige fondue sous les rayons ardents du soleil...

Moments des derniers élans...à corps perdu, inachevés, moments libérés, détachés, des classes de travail, des cafétérias qui se vident, des résolutions, des départs qui sont des arrivées...instants de l'esprit, des secondes, invisibles minutes, trop longs chemins à parcourir, marche, montée, démarche ascendante...enfin...tous les amis groupés...septembre, Jeanne et François...sans retour...et Richard...un de plus qui se joindra à nous tous... "L'année s'est écoulée si rapidement!" songea François...passées toutes les choses de cette première année universitaire...une saison qui donne la hâte des retours...perpétuel recommencement...et Richard qui viendra s'inscrire...

...je l'imagine déjà fai-  
sant le trajet par autobus de  
Dupont à Sudbury...ce trajet  
qui n'a rien d'extraordinaire  
...trajet dans lequel on par-  
court toujours la même route...  
l'on voit toujours le même  
paysage et l'on rencontre tou-  
jours ces étrangers qui ne font  
aucun effort pour vous saluer  
amicalement...

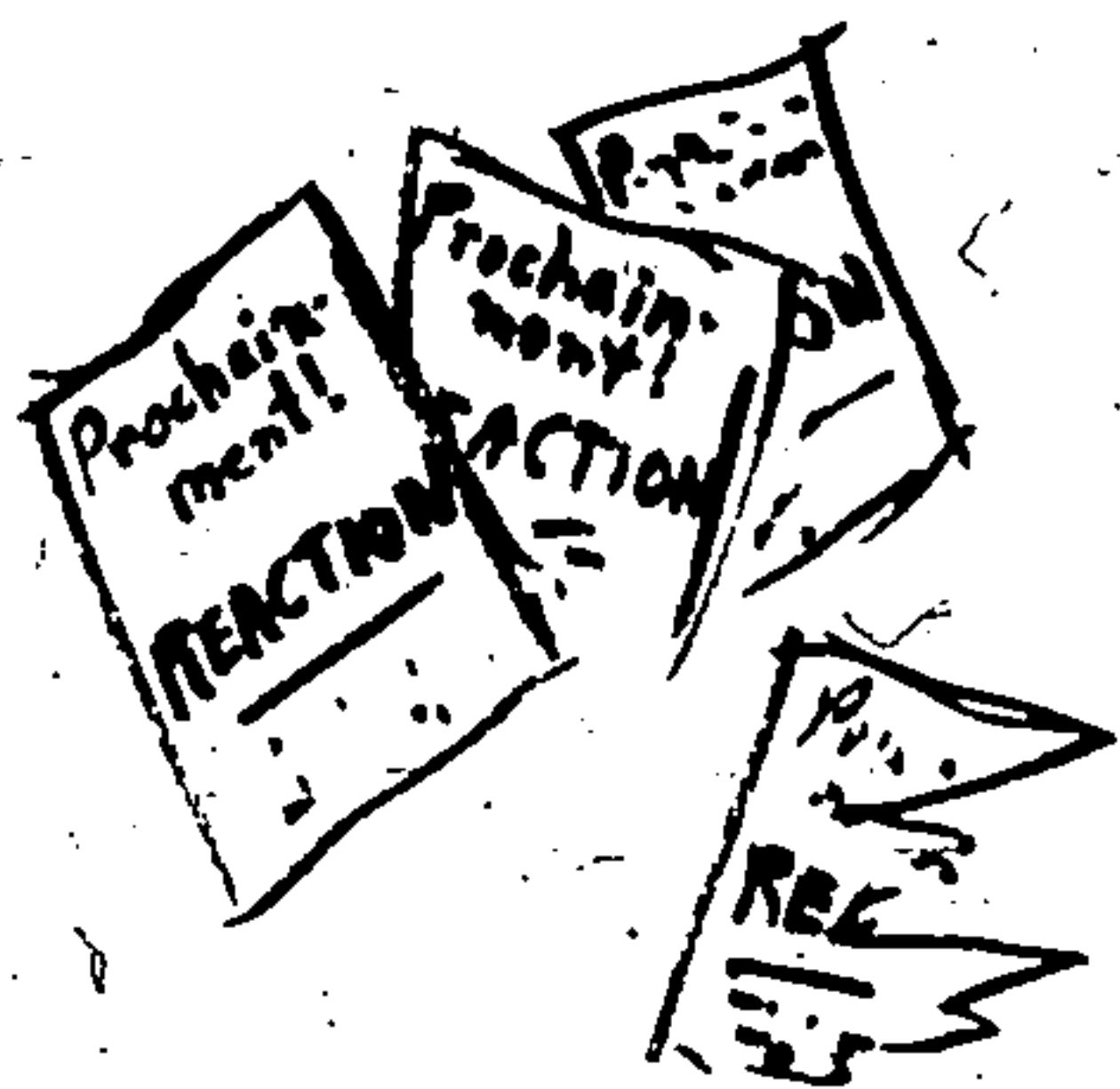
...avec un sourire...

FIN



B R I S U R E est le produit  
d'un effort collectif du cours  
2510 en littérature canadienne.  
Mise en page et dactylographie  
par les étudiants de ce même  
cours.

Durham St.



F.L.O.

était  
ici!

REACTION

